

Les inter-mutants du spectacle

Nouvelles surprises de notre monde électronique flambant neuf. Mauvaise nouvelle. Le régime d'assurance chômage des intermittents du spectacle explose. Les jazzmen français sont touchés de plein jeu. Quelque soit leur musique. Peu importe. Chacun défend sa vérité. Plusieurs centaines de bons artistes étiquetés jazz vont valser. Le régime de la fameuse annexe VII et VIII des intermittents était un vrai régime. Régime ne signifie ni bombance ni grande vie payée par les contributions sociales. Les musiciens allocataires bénéficiaient souvent de revenus modestes. Ils devaient aussi inlassablement trouver des concerts pour ne pas retomber dans le gouffre du chiffre 43.

Le cauchemar de l'intermittent se situait en dessous de 43 cachets par an ou 507 heures de travail déclaré. Dans ce cas l'artiste perd sa tranquillité et sa sérénité en même temps que son statut. La tranquillité est l'absolue incertitude de la musique. Séduction plus ou moins commerciale ou vérité ? Les artistes ont besoin de temps pour préparer, méditer et travailler leur musique. Les artistes ont besoin de temps pour ne pas présenter n'importe quoi au public.

L'ARFI a cessé toutes activités dès le 30 juin. Thierry Madiot a milité durant tout l'été dans la coordination. Son regard habituellement doux et bienveillant est devenu perçant de colère. Olivier Sens a démontré brillamment les aberrations du nouveau texte. Calcul à l'appui. Bernard Lubat a transformé son village en "Rassemblement Poïélitique d'Uzeste Musical" Guerre de l'art contre art de la guerre. Le "Lieu Unique" de Nantes a décidé de supprimer ou de reporter sa programmation. Toutes les disciplines du spectacle ont fait de même sauf la sainte télévision qui a juste bougé le petit doigt.

Les jazzmen tombent en syncope. Evanouissement subit du temps fort. Disparition des certitudes esthétiques comme conséquence de la disparition des revenus réguliers. Pression insupportable et permanente du monde réel sur l'artiste. Aux Etats Unis de très bons musiciens de jazz, voir des génies, sont obligés d'exercer un métier alimentaire pour survivre. Même Chet Baker fût pompiste dans un mauvais moment.

Les français vont-ils devenir des inter-mutants du spectacle ? Un inter-mutant joue sans

protection. Un inter-mutant déploie une énergie à la new-yorkaise pour résister à la concurrence et à l'injustice du marché libre. Un inter-mutant vit pour son art mais ne vit pas de son art. Et c'est bien triste ! Les uns jouent. Les autres regardent. Pithycantropus intermitantus.

L'image est bruité. Le son ternaire est remixé en binaire par les modernes directeurs virtuels de programmes culturels. Presse bouton du spectacle. Compilations enrobées avec quelques musiciens invités permanents de la musique pépère. Toujours les mêmes à l'affiche. Le grand physionomiste de la boîte mondiale laisse Charlie Parker crever sur le trottoir. Chaque jour. Depuis si longtemps. Le passé est toujours d'actualité sur le terrain vague numérique.

Vœux Vaudou

Musicien ou simple citoyen nous passons notre temps à demander une chose ou l'autre à untel ou untel. Un renseignement. Une réservation. Une plainte. Une complainte. Je téléphone et je tombe sur le serveur automatique. Tapez un : jazz. Tapez deux : rock. Tapez trois : blues. Tapez quatre : techno. Tapez cinq : funk. Tapez six pour parler à une opératrice du consortium mondial. Réponse polie mais hors sujet. Nous sommes pour les stars du jazz mais contre les étoiles. Je dois être bizarre. J'ai tapé un peu trop fort.

Petite fleur électronique. Pourquoi ce titre de chronique ? Culture jeune et retour au passé de la fureur de vivre. Le film des autres. Je suis passionné par les applications musicales de l'électronique. Des débuts de Sun Ra jusqu'à nos jours. "Petite fleur" est comme une grande boucle de 32 mesures magnifiquement répétitives. Pouvoir des fleurs. Parfum de révolte. Nous vivons l'électronique. Nous sentons l'électronique. Nous utilisons l'électronique à chaque seconde de notre vie.

Nous voici en période de fêtes disques et cadeaux. "Saravah" est le plus ancien label indépendant français. Fondé par Pierre Barouh en 1965. Saravah veut dire "je te salue" en afro brésilien. Cette langue Vaudou utilisée par Vinicius de Moraes dans la "Samba da bençao". Sur ce rythme il présente ses héros et les salue d'un beau : Saravah ! Le public reprend en cœur. Pierre Barouh en a fait un classique et Roudoudou un re-mix. Le label Saravah avait produit entre

autres merveilles les pianistes Michel Graillier, Georges Arvanitas, René Utreger, Maurice Vander et les saxophonistes Steve Lacy, Barney Wilen Etc.

Jon Hassell au "Factory" du Trabendo. Il est pionnier de la musique dite "ambient". Paysages sonores du rêve éveillé. Musique de gens très calmes. Jon Hassell semble presque intimidé avec les yeux rivés au sol comme un enfant de 66 ans. Il joue un maximum de trompette pour faire vivre cette musique minimaliste. Sa grande invention est l'utilisation massive d'un "harmoniseur". Cette machine électronique génère des intervalles parallèles au son naturel.

Jon Hassell est accompagné par Rick Cox à la guitare. Sons presque imperceptibles. Cheveux blancs. Dégaine de punk congelé avec collier sado-maso. Gestuelle au ralenti. Laptop en supplément. Peter Freeman marque une généreuse ligne de basse obsessionnelle. Il occupe le devant de scène à lui seul. Beau son allié à toutes sortes de boîtes à rythmes. Nappes hypnotiques du clavier de John Beasley. Le tunisien Dhafer Youssef est invité pour une "digital prophecy" chantée dans le style traditionnel.

Curieusement le nouveau appelle l'ancien. L'électronique appelle l'esthétique modale vieille comme l'histoire de la musique. La modernité consume le passé. Jon Hassell est un personnage légendaire resté dans l'ombre. Je l'avais écouté vingt ans plus tôt au dernier "Sens Music Meeting" organisé par Jac Berrocal. Déjà nouveau. Déjà planant. De nos jours des centaines de jeunes musiciens suivent la voie du futur primitif imaginée par Jon Hassell. "Saravah !" à tous et bonne année. Vœux Vaudou.

La Marseillaise en version club

Misha Mengelberg et son perroquet improvisateur. Microsillon inestimable et bouleversant d'évidence. Le piano distille l'essence du jazz. L'oiseau hoquette avec un sauvage naturel une mélodie improbable. Ce disque obsède le violoniste Dan Warburton . Il joue ce soir sur la scène des Instants Chavirés avec Bruno Meiller flûte et saxo alto. Musique très fluide sans aucune amplification. Belle justesse. Improvisation dans l'idiome de la Free music. Intimité sonore sans faille. Ces deux partenaires s'entendent pile poil.

Impression de pénétrer dans une chambre sourde pour mieux exercer son oreille. L'écoute concentrée du public crée cette sensation du silence et de son absence.

Festival Tokyozone au Sentier des Halles. Aki Onda donne dans le tapis de bombe sonore. Ni ordinateur ni synthétiseur sophistiqué. Il manipule des mini cassettes analogiques connectés à divers effets. Echo et délais. Bricolage typique des années 80. Il ressemble à un adolescent pilotant un avion télécommandé. Le regard lointain Aki accélère ou décélère la vitesse des boucles pré enregistrée. Jac Berrocal très en forme l'accompagne à la trompette de poche. C'est un vrai plaisir de l'entendre ainsi. Il déclame une chanson d'un timbre de voix placé entre le général De Gaulle et Vince Taylor. Chorus acrobatique. Salutations souriantes.

Le groupe de Marcus Miller à la Cité de la Musique. Professionnalisme et virtuosité. Plaisir et tendresse. Le groupe donne l'image du monde tel qu'il devrait être. Energique sans être brutal. Complexe et maîtrisé. Marcus Miller devrait devenir président des Etats Unis. Il dirige son orchestre à la manière de Miles Davis. Distribution des solos par surprise. Mise en état d'urgence des musiciens trop bien rodés. Surprise toujours renouvelée de l'improvisation. Marcus est omniscient et omniprésent à la basse. Il chante. Il joue aussi de la clarinette basse, du saxo soprano et du laptop. Le monde tourne rond. Le rythme est carré.

Soirée free rock au Nouveau Casino. Andrew Sharpley, Emiko Ota le couple anglo-japonais de Paris plus Thierry Negro à la basse. Musique animée de Mangas aux intentions agressives. Le futur est déjà présent. Ordinateurs et instruments naturels. Ce groupe est incontournable. Ensuite Blurt le groupe de Ted Milton. Intensité. Réelle émotion. Convulsion. Poésie et miracle. Enfin Melt Banana groupe des années 90. Tempo ultra rapide. Musicien avec masque anti microbes. Esthétique de la sirène de police et des jeux vidéo mêlés aux saturations de guitare. Les Japonais n'imitent plus le style des autres. Ils inventent et consomment leur jeunesse dans une fantastique apocalypse sonore. La chanteuse termine le set sur un contre ut hystérique jamais entendu dans le rock and roll.

Soirée parisjazzcorner.com au Triptyque. Le jazz était à la mode. Maintenant il est de nouveau jeune et présent. L'orchestre afro parisien ultra efficace de Georges Edouard Nouel, Noël McGhie, Roger Raspail et James Lewis

accompagnent Byard Lancaster. L'homme de Philadelphie. Il joue comme un fou le tempo de la danse. Rien à prouver. La vie est trop courte. Il joue comme si le monde s'écroulait à la fin du set. Rufus Harley débarque avec sa cornemuse. Habillé en afro écossais il entame d'emblée la Marseillaise. Il sort la déclaration des Droits de l'Homme. Le club va implorer. Il remercie la France avec un point d'interrogation pour le futur. Magie noire et magie blanche. Il opère à cœur ouvert le public d'un joyeux blues chronique.

Soirée «automne» des éditions Al Dante aux Voûtes. Guitare électrique de Marc Touitou. Hachures et striures rock and roll. Manuel Joseph lit ses textes d'une voix posée. Attaque frontale de tous les gouvernements. Révolte radicale. Baricadé hors limite Manuel Joseph tente de faire exploser le monde réel avec des mots. La scène est barrée de bandeaux de scotch imprimé. Interdiction de pénétrer. Police. Résurrection de Monsieur Punk parlant français. Troisième performance. Je rentre en jeu avec une composition en miroir du texte «La performance est un art désespéré» de Julien Blaine. Je vous fais grâce de mon enthousiasme.

Dites Mp3 !

Mp3. Pétoire pour tirer dans les coins de la société du spectacle. Pourquoi un artiste met-il sa musique gratuitement à la disposition de tous ? Ramon Lopez répond : donner, donner et encore donner. Ne rien attendre en retour. Prodigalité dans un monde uniquement régit par l'argent. Le statut de musicien s'effiloche. Le travail est rare. Le public s'habitue à la gratuité symbolique de la musique. Le public est-il radin ? Non. Ceux qui aiment le jazz et la musique abandonnent leur tête-à-tête solitaire face à l'écran pour écouter des musiciens de chair et de sang. Découvrir des têtes nouvelles. Peut-être bouger, danser ou se tenir coi. La musique numérique donne envie d'autres mondes.

Pour la première fois dans l'histoire des technologies un standard moins performant que le précédent se développe à l'infini. La compression numérique permet de transporter à grande vitesse de la musique dans un espace dix fois plus petit, en terme de kilobytes d'information. Le système ressemble exactement à notre monde contemporain. Le codeur décodeur Mp3 calcul automatiquement des

réductions de fréquences. Il écrète une partie du spectre sonore et supprime les arrières plans peu perceptibles. Le procédé crée une copie simplifiée pour tromper l'oreille. L'image du son remplace la vibration du son.

La dématérialisation des supports est comparable au mythe de la migration des âmes. La musique transite au format Mp3 sur le réseau mondial des ordinateurs domestiques. La musique résonne de moins en moins par le disque. Objet luxueux du plaisir. Il sera bientôt impossible de palper le média de l'écoute. Selon Eric Minkinnen acheter un disque devient un acte militant. L'auditeur adhère au label de l'orchestre indépendant et verse une sorte de cotisation pour l'achat de la musique. Achat pour soutenir une tribu de musiciens (Les Allumés du Jazz, la mouvance électronique Buro, l'esthétique Plush). La fameuse valeur d'échange cachée dans la marchandise disque devient une affirmation de sa valeur d'usage.

Certains musiciens installent leurs disques au format Mp3 sur des sites internet. L'intégrale d'une quinzaine de disques pour Steve Coleman (www.m-base.com). Des extraits d'album et de formidables concerts en Inde pour Ramon Lopez (www.ramonlopez.net). Des disques rares comme le vinyle Axolotl emballé de papier de verre sur (free.bifteck.free.fr). Votre matériel fonctionne correctement. Pas de bogues et un bon débit Internet. Vous êtes parmi les riches de ce monde. Servez-vous ! De faite le standard Mp3 permet à des myriades de musiciens de créer leur propre label virtuel. Des milliers de micro maisons de disques indépendantes. Les Majors ont raté la marche de l'histoire. Elles n'auront plus de vrai catalogue des artistes de notre siècle. Le standard Mp3 est un brutal court circuit dans le commerce musical devenu n'importe quoi.

Excitante nuit non-stop au Batofar. «The biggest drum & bass jam ever made». Marathon de 40 musiciens organisé par «Le break». Quatre générations d'artistes. Horizon musical panoramique. L'improvisation comme dénominateur commun. Les auditeurs dansent et les étiquettes valsent dans la mixité des styles. En période de crise des courants contradictoires se rencontrent. Une prodigieuse énergie en résulte. A noter aussi le très pointu festival du magazine Octopus. Une semaine passionnante de musiques jouées sur la brèche du présent.

Music as fuel

J'ai engagé un détective privé pour suivre les activités d'un organisateur de festival. Art conceptuel dans le style de Sophie Calle. Notre homme se rend-il à NY choisir ses futures affiches d'avant garde ? Se déplace-t-il en province et dans la banlieue des grandes villes pour découvrir des inconnus ? Est-il enfermé dans son bureau pour écouter les milliers de disques reçus durant l'année ? Répond-il au téléphone poliment ? Passe-t-il son temps à créer des montages financiers ?

Le public veut des noms ! L'organisateur doit démasquer les faux nez et les petits noms qui n'attirent personne. J'ai souvent rencontré des gens ne connaissant ni Monk ni Louis Jordan. Coïncidence du ventre et retour à la case départ. L'organisateur de spectacle va-t-il engager des détectives privés ? Suivre des musiciens pour connaître leur mode de vie. Tout le monde poursuit et copie tout le monde. Ronde folklorique. Untel ou untel ? Quelle musique ? Combien de divisions ? Je pleure à l'heure du petit déjeuner. Je n'ai pas d'engagements. Mélancolie. Chagrin et souffrance sonore. J'écris des histoires pour passer le temps.

Très intelligent film documentaire de Paul Justman : "Motown". La ville des moteurs. Histoire vraie des anonymes de la soul music. Ces jazzmen de Detroit deviennent musiciens de studio. Les Funk Brothers enregistrent pour les plus grandes vedettes noires à la fin des années 60. Ils créent la bande son d'une époque. Celle de l'assassinat de Martin Luther King et de la guerre du Vietnam. Ils jouent des chansons d'amour inoubliables et des succès universels. Cette musique éclipsera la tempête du free jazz et du rock psychédélique.

Le son Motown sera imité jusqu'à l'obsession par tous les studios de la planète. Cette qualité sonore provenait-elle de la moquette pourrie, du plafond ou de machines particulières ? Non. C'était simplement la manière de jouer des musiciens dont le film retrace l'histoire. Puis Motown déménage précipitamment pour Los Angeles. Les usines automobiles ferment. Le désespoir et les gangs envahissent Detroit. Une nouvelle génération invente la techno. *"Cette musique c'est du métal, du verre, de l'acier. Comme le jazz, comme les plaintes du blues, la techno de Detroit transfigure les souffrances"* Laurent Garnier

(Electrochoc).

J'ai assisté aux concerts de Sun Ra il y a des siècles. Je n'en suis jamais revenu. Réédition en DVD d'une version restaurée de "Space is the Place". Film culte de 1974 réalisé en Californie par John Coney. Film dont l'influence occulte s'étend de "Star War" à "Fear of a black planet" de Public Enemy. Le pianiste Sun Ra débarque sur terre. La musique est le carburant de son véhicule céleste. Le clavier de l'Arkestra veut emmener le peuple noir sur une autre planète pour fuir la sauvagerie des occidentaux. Programme spatial africain.

Des membres de la NASA kidnappent le pianiste extraterrestre. Ils lui font écouter des marches militaires. Sous un aspect divertissant de série Z le film dessine la philosophie de Sun Ra. Une critique radicale de l'économie marchande. Une critique établie d'après la relecture décapante des anciens mythes africains et égyptiens. Une compréhension ternaire de la virtualité de notre monde binaire. Le film semble tourné hier. Chef d'orchestre visionnaire, Sun Ra est en avance de plusieurs décennies. Interprétation "Great Black Music" de l'espace temps. Rappelez-vous : "*music as fuel*".

Dancez sur moi

L'année passée j'avais le cafard. Selon le Congrès américain c'était "l'année du blues". Maintenant c'est fini. J'ai le blues douze fois par jour et par nuit. Une louche de sentiments mélangés plus douze mesures de blues. Cette racine africaine pousse sur tous les continents. Les anciens esclaves ont peint le monde en bleu. Réponse à l'humiliation du racisme. Martin Scorsese présente sept films sur le blues. Un film incontournable par mois dans les salles. Sa réalisation : "Du Mali au Mississippi" est un raccourci documentaire fulgurant de vérité musicale. Le retour du refoulé d'Amérique en Afrique. Formidable bilan du XXème siècle.

Wayne Shorter et Herbie Hancock sont des vieux amis. Ils jouaient ensemble dans le quintette de Miles. Ils ont inventé avec leurs groupes respectifs des fragments entiers de la musique électronique actuelle. Ils jouent en duo acoustique à la Cité de la Musique. Deux heures pleines et

resplendissantes. Leur musique s'appuie sur une culture encyclopédique. Pas sur l'obsession du blues. La Cité rend hommage à Wayne Shorter. Concerts symphoniques et respect maximum.

Le siècle a changé. Le free jazz aussi. Imprévisible et explosif dans les années 70 il est devenu une méthode claire et précise pour combiner tous les styles du XXème siècle. Pour se réchauffer la mémoire : le festival Sons d'Hiver à Vincennes. Le trio du saxophoniste Ernest Dawkins avec Hamid Drake et Harrison Bankhead résume l'histoire du jazz. Ensuite Dawkins dirige d'une main de fer un orchestre de jeunes gars : "Les Chicago 12" avec un récitant. *"Ne parlez pas, bougez en silence, ils nous entendront mieux"*. Longue suite en hommage aux Black Panthers et à Bobby Seale. L'orchestre joue sans ambiguïté l'aspect politique et revendicatif de la "Great black music".

Suite à Arcueil. Public et zicos prennent leur pied mortel avec le "Collectif Slang". Un son "no wave" niché dans les années 80 pour bouger le joufflu. Combine aux pommes style Globe Unity en train de grimper Funkadelic. La batterie tape le carton. Grand-mère se secoue en boucle. Gratte au vitriol. Sample au grabuge. Slang française pour les gonziers. Deux souffleurs à le redresse. Médéric colle grave le fun fendard au tif-collek. Ensuite l'axe Minneapolis Paris. Regional Trio. Anthony Cox bassiste électrique original avec JT Bates batterie et le très énervé Michael Lewis aux saxophones. L'invité Denis Colin apporte chaleur et émotion à la clarinette basse. Toutes les régions du jazz plus des rythmes asymétriques. Le free jazz change de sens et devient une méthode de communication entre Europe et Etats-Unis.

Bernard Lubat solo à Ivry-sur-Seine. Le vrai atypique des grands du jazz d'ici. De notre belle région européenne. Lubat sans sa Compagnie remplace rythmes et notes par des mots. *"Je suis d'ici, d'en bas, blues blanc"*. Piano, accordéon, hamburger en plastique et table de bureau transformée en tambour. Discours. *"Cette nuit j'ai rêvé de la réalité. J'étais content de me réveiller"*. Tristesse. Rire. Révolte. Night in Tunisia en langue d'Oc : "Nueit en Uesta". Lubat chante Brel, Ferré et Nougaro. Il a beaucoup joué avec Claude Nougaro décédé jeudi 4 mars. Comment concentrer son attention sur la disparition d'un grand artiste ? Impossible de rester sans bouger plus d'une minute. Dansez sur moi. Nous ne t'oublierons jamais Claude !

Impression en accéléré

Paris. Trois heures du matin. Le chauffeur de taxi écoute les versets du Coran chantés à cappella. Belle voix. Son à fond. J'imagine un disque "Real World". Illusion de chant orthodoxe en plus africain ou de gospel en moins exubérant. Je parle musique. Pas de communication. Le chauffeur me répond religion. Il m'explique les différents cercles pour atteindre l'enfer ou le paradis. J'me lâche. N'oubliez jamais sœurs et frères humains, qu'une sorte de Dieu est venu sur terre il y a peu. C'était John Coltrane. Le plus grand saxophoniste de tous les temps. Le prophète de la paix et de "Love Supreme".

Le Sunside est un cénacle feutré consacré à la célébration du miracle jazzistique. Boîte de jazz située à l'épicentre turbulent et bizarre de Paris. Ce soir les joyeux Eddie Henderson : trompette, Laurent de Wilde : piano, Gilles Naturel : basse, Simon Goubert : batterie. Je relie "Monk". Le formidable livre écrit par De Wilde. Le pianiste touche la vérité de son héros en s'en éloignant. Sonorité fluide et éthérée opposée à celle de Thelonious. Aux Etats Unis exercer deux boulots est courant. Henderson est musicien et psychiatre. Il avait soigné Monk juste avant son retrait du monde dans le silence définitif. *"Monk assis, devant son piano, suant à grosses gouttes, enfonce les touches sans produire un seul son. A la pause, il retourne au bar où Eddie est accoudé, sourit sans desserrer les dents et lui dit : Bon set, non ?"*

Clôture de "Sons d'Hiver" à la Maison des Arts de Créteil. Material de Bill Laswell avec entre autres l'immense chanteuse éthiopienne Ajigayehu Gigi Shibabaw. J'imagine entendre le meilleur concert de l'année. (Sans compter le concert d'ouverture de Banlieues Bleues à Bobigny : Dj Spooky plus Sun Ra Arkestra dirigé par Marshall Allen). Cet homme de 80 ans dégage une énergie juvénile. Résurrection miraculeuse du style et de la musique de Sun Ra sans clavier. Instant rare et indicible. Illustration de la théorie de la relativité. Sun Ra est virtuellement de retour 20 ans après sa mort.

Dans la même ville : "Burnt Sugar. The Arkestra Chamber". 17 jeunes musiciens de NY dirigés par Gregory Tate selon le concept de "conduction" : Improvisation dirigée. Ecriture spontanée. Profil de chef romantique avec baguette. Dégaine Hip Hop. "Ascension" au ralenti. "Impression" en accéléré. Mutations de fragments R&B en segments néoclassiques. Poudre funk et brûlure rock façon Miles Davis.

L'Arkestra de chambre est un hommage permanent à Sun Ra. La conduction est un concept inventé par Butch Morris (www.conduction.us)

Centre franco-américain de Rennes. La pianiste Nuschka Werchowska propose à "l'Ensemble d'art provisoire" composé de 11 musiciens bretons un concept de conduction inspiré par le "London Improviser Orchestra". Chaque musicien dirige son projet. Re-conduction à la frontière de l'imaginaire. Para-conduction. Poly-conduction.

Café Albert place du "Cap" à Toulouse. La chanteuse Françoise Guerlain rejoue le mythe de Vian, Salvador, Piaf et Nougaro. Infini présent du jazz. Chanson éternelle. Elle improvise également avec des groupes free de la région. Le saxophoniste Heddy Boubaker organise une fois par mois des concerts d'improvisation chez lui. Comme partout la ville rose ignore ses créateurs vivants (lamaisonpeinte.free.fr) La ville rose explose de talents. Beaucoup de musiciens créatifs vivent dans la banlieue de "City Boum", traversée par la Garonne qui conduisit les cendres de Nougaro jusqu'à l'océan.

Le présent perpétuel

Steve Lacy est mort le 4 juin à Boston, USA. La disparition d'un génie est un instant non musical, un sentiment d'apocalypse où l'on entend toutes ses musiques simultanément. L'instant du deuil où les vivants prennent connaissance du décès s'écoule durant une seconde, une heure, une année, une vie. Anéantissement du souffle. Silence définitif d'un des plus grands saxophonistes du monde. Je pense à sa compagne et interprète, Irène Aebi. Je pense à ses fidèles musiciens : Jean-Jacques Avenel qui l'accompagnait depuis des décennies, John Betch, Steve Potts, Roswell Rudd, Bobby Few et tant d'autres. Vincent Lainé de "Senators" s'occupait de ses éditions et de son site. Il s'était rendu à Boston pour le saluer une ultime fois sur son lit d'hôpital. Il transmettait par la même occasion les salutations de tous ses amis français. Trois jours après Steve est mort.

Steve s'était installé à Boston depuis seulement 2 ans. Il enseignait au New England Conservatory. Il avait quitté la France un peu amer, un peu froissé d'une reconnaissance mitigée de nos concitoyens. Steve Lacy a vécu 30 ans à Paris. Il était un de mes deux maîtres en musique.

Il a marqué profondément une génération de jazzmen et d'improvisateurs français. Même les plus puissants d'entre eux n'auraient pu, sans lui, atteindre la profondeur de l'héritage du jazz. Il a influencé tout le monde, même ceux qui ne s'en rendaient pas compte, Steve était le jazz contemporain ! Il était le créateur d'une musique toujours différente de ce qui est déjà codifié. Steve était un gigantesque artiste. Un compositeur dont l'invention et la modernité ne cesseront de se découvrir dans les prochaines années. "*Nous n'aurons jamais de repos : le présent est perpétuel.*" Les cahiers de Georges Braque, petit livre que Steve affectionnait particulièrement.

Sound journal

Dans le métro parisien le haut-parleur vocifère en boucle "*pour votre sécurité soyons attentif ensemble*" les voyageurs s'ignorent comme dans les aéroports avec alertes à la bombe pour un oui ou un non pareil dans les trains les espaces bagages condamnés impossible de bouger dans les wagons des instruments de musique partout en plus des bagages je rencontre des copains musiciens immobilisés pendant deux heures dans le train par une alerte quelque chose me tarabuste cet alinéa est dans le style du livre d'une seule phrase de 60 pages d'Emmanuel Adely "Mad about the boy" une histoire d'amour d'après la chanson de Dinah Washington.

Topophonie sur le parvis de la Défense, grand comme 50 stades de football. Les membres de Topophonie organisent leur douzième édition. Six heures d'improvisation. Environ 35 participants de la mouvance free parisienne. *Il n'y a aucune volonté de produire ou reproduire un spectacle, une représentation musicale ou visuelle dans ce lieu public.* Improvisateurs en vue et cachés. L'intérêt réside dans l'absence d'esthétique affichée. Non-lieu idiomatique. Musique non idiomatique résultant de la confrontation aux gratte-ciel. La Grande Arche ressemble à une cathédrale du capitalisme. "Brazil" sur Seine. La fragilité de l'expérience sonore s'identifie à l'incertitude de l'espace. Le silence avale le son. Le bruit résonne dans le souffle des vents balayant la zone. (<http://topophonie.free.fr>)

Chaque musicien devrait écrire son journal. Réflexions du son dans le mental. Ecrire moins de notes. Improviser plus. Ecrire ses motivations. Le public répondra. Ecoute extra lucide. Peine à jouir. Ego dévorant. Amour. Révolte contre

l'injustice et le racisme. Chacun sa vérité. William Parker expose la sienne dans Sound journal. Révolte inextinguible. *Sur les murs de la grotte se trouvent les onze premiers sons qui soigneront la plaie ouverte. Haine/si bémol, Racisme/si, Arrogance/do, Cupidité/do dièse, Narcissisme/ré, Epidémie/ré dièse, Génocide/mi, Meurtre/fa dièse, Guerre/sol, Apartheid/sol dièse, Indifférence/la.* Edité par www.sonsdhiver.org.

Autre journal réalisé cette fois par des lycéens : "Secteur Jazz". Actions musicales de Banlieues Bleues. Articles et Interviews décuplées par les jeunes du 93. Contact direct entre jazz et réalité. Interrogation des lycéens vis à vis de notre monde obscur. Espoirs dans l'avenir par l'histoire du jazz.

Tremblay-en-France. Del Alfödi saxophone ensemble. Free jazz. Folk jazz. Bienvenue à nos amis hongrois dans l'Europe des 25 ! Ensuite Jean-Marc Padovani septet joue Dolphy. Les arrangements dégagent la même évidence percutante que ceux des Lounge Lizards en leurs temps. Autre répertoire. Pensée atonale à 12 pôles. Autre méthode. Autre époque. Les thèmes de Dolphy semblent immortels grâce à l'orchestration modeste et passionnée de "Pado". La batterie de Jacques Mahieux, "avec un M comme Macdo" donne un swing formidable à l'ensemble. Les 7 musiciens sont brillants et généreux. Simultanément sort "Out" chez Deux Z. Même répertoire en studio. "Allumez le feu". Chaque jour j'achète des clopes. Je demande au buraliste : connaissez-vous Eric Dolphy ? Non Monsieur. Vendre des disques ? Oui. Vous avez dit Lorie ? Les stickers stigmatisant écouter la musique tue en lettres noires sur fond blanc ne sont pas encore prévus.

Blue Funk

La langue anglaise n'est pas seulement celle de l'impérialisme, des ordinateurs, du commerce mondial et des touristes perdus au bout du monde. Elle est aussi "Le langage du blues et du jazz". Formidable livre de Jean-Paul Levet (éditions Kargo). Dictionnaire d'argot américain indispensable et drôle. Petit jeu de l'été : je kif l'argot ricain. J'cause tendance rap (1) Personne ne répétera jamais assez à quel point le jazz imprègne l'inconscient des musiciens et des auditeurs, de la musique de variété jusqu'à l'électro.

Campus. Studios de répétition de l'association terrain d'entente au cœur de la Bastille. Le guitariste Jean-François Pavvros préside. Equipe dynamique. Héros de la résistance contre les promoteurs fin de siècle. En 1997 les musiciens s'étaient embastillés dans les studios sans électricité. Murs défoncés par les cognes de l'immobilier. Maintenant les 9 studios reconstruits en 2001 tournent à plein régime. Ils organisent "La roue de l'improvisation" le dernier lundi de chaque mois. Idée de mélanger les groupes de Campus et des artistes téméraires de passage. Un numéro est attribué à chaque musicien. Un tirage genre loto Blue Monday (2) détermine le choix des musiciens pour improviser dix minutes. Expérience passionnante. Des jazzmen avec des punks (3) Des cool cats (4) avec des chumps (5) Tous styles mélangés. Sucré et salé. Le hasard devient musique. <http://terraindentente.free.fr>

J'ai des trous de soleil et des coups de mémoire. Putain, qu'est ce que je fous sur la plage ? Je devrais jouer de la musique. Vacances. J'suis à fond blue funk (6). Je rencontre une nasty (7) nana. Elle s'appelle Miss Ann (8) comme le thème d'Eric Dolphy. Je lui propose de nous rendre dans un festival. Par exemple : Zieumzic de Rennes-les-Bains. Le plus petit festival de l'été organisé par des musiciens. Elle veut aller à Juan-les-Pins. Je préfère Uzeste ou Mhère. Bon nous sommes toujours au soleil. Jazz (9) ou baiser c'est pareil. Faut doubler en ternaire. Je lui propose un amour auto destructible comme les nouveaux Cd et Dvd. Formidable ! Au bout de huit heures un produit chimique détruit l'objet. Direct poubelle. Les compagnies de disque ont du génie pour organiser leur agonie. Mémoire détruite en accéléré au même rythme que celle de l'image télévisée. Un produit remplace l'autre. La guerre du son accompagne la guerre des images.

Pas de dico sur la plage. Le livre idéal pour l'été c'est "Frankly speaking" (éditions du Laveur). Les chroniques de Frank Ténor dans votre journal favori. Le jazz est une musique joyeuse. Courts textes écrits au vitriol. Lecture facile entre deux baignades. Frankly était un humoriste épatant. Il n'était pas Out to lunch.(10) Il se payait la tronche des critiques et des spécialistes de la vérité. Il adorait et défendait les musiciens. J'essaye de ne pas faire la gueule. Malheureusement chaque mois un grand du jazz disparaît. Elvin Jones est mort le 18 mai à NY. Je suis triste. Allez, bon été. En cas de problème ne tapez pas sur les intermittents du spectacle.

(1) Rap : Discours charmeur, baratin, peine de prison (2). Blue Monday : Jam session des lundis à

Chicago, mélange de musiciens amateurs et pro. (3) Punk : Moche, tête de lard, homosexuel. (4) cool cats : Mec dans le coup. (5) chumps : Nigaud. (6) Blue Funk : Dépression nerveuse. (7) Nasty : Méchante, dégueu, par antiphrase sexy, bandante. (8) Miss Ann : Terme péjoratif désignant une femme blanche. (9) Jazz : Acte sexuel, femme objet, baiser, donner du plaisir, terme générique remis en question par Archie Shepp, Max Roach etc. qui préfèrent Great Black Music. (10) Out to lunch : A côté de la plaque, cinglé, dans les vapes

Grave & groove

Steve Lacy est mort depuis 3 mois. Je lui dédie cette chronique. Il en rigolera. Ruminations d'un homme seul. Une plage en hiver près de Nantes. Poésie face à la mer. Air du large. Air d'outre atlantique. Beau livre de Jean-Claude Pinson : "Free Jazz" (Ed. Joca Seria). Dimanche chez Tampon, un atelier de vernissage du onzième. Trio avec Alan Silva monument historique au "synthétiseur orchestral". Abdelhai Bennami béret vissé sur la tête et saxo ténor chaleureux. Ramon Lopez poète des percussions. La performance débute comme dans les années 70. Brusquement le free jazz semble avalé dans un de ces fameux trous noirs de l'espace. La musique explose. Nous sommes en 04. Silva préfère le concept de "free form" à celui de "free jazz".

Ornette Coleman est venu jouer au Festival de Paris. Génial. Les mots me manquent. Il est peut-être devenu le seul vrai classique du jazz. Il résume à lui seul tous les styles. Toujours d'une modernité ahurissante même avec son groupe acoustique. Deonardo, batterie. Tony Falanga basse à l'archet et Greg Cohen, basse slap. Complexité du quartet. La couleur fait penser à "Skies of America". L'inventeur du mot "free jazz" joue le futur du jazz, qui fût de toute manière toujours libre depuis Jelly Roll Morton. C'était le genre de concert qui apaise les blessures morales et donne de l'énergie aux auditeurs. Presque une métaphysique de la musique. Le public était chaviré. Standing ovation. Lonely Woman en rappel.

La pianiste Nushka Werkowska de Rennes découvre Rennes les Bains sur une carte. Elle décide d'y monter les Rencontres Zieumzic avec une vague autorisation de la municipalité et l'aide du saxo Heddy Boubaker de Toulouse. Aucun soutien, ni attache locale pour cette deuxième édition de 4 jours. Ils débarquent avec une armée de volontaires. Implant breton en terre cathare.

Tout le monde s'installe sur le camping. Ils invitent des improvisateurs et des danseurs. Concerts en pleine nature et dans une salle de restaurant, piano à queue oblige. Free allégé en jazz. Evénement expérimental fonctionnant en réseau de tribus. Nous sommes dans le seul festival où l'improvisation devient réellement imprévisible et libre de tout formalisme. Quelques participants parmi une vingtaine : Christine Wodrascka, Lê Quan Ninh, Guillaume Viltard, Sébastien Cirotteau, Mathias Pontevia, Soizic Lebrat, Olivier Bartissol, Laurent Pillon, que les autres m'excusent.

Meshell Ndegeocello avec le Spirit Music Sextet au New Morning. Longue intro en forme de Dance Floor. DJ Jahi Sundance balance les disques qui déchirent : Time, Hendrix, Motown etc. L'extraordinaire chanteuse est avant tout une bassiste surpuissante. La reine du groove. Elle est modestement installée en fond de scène. On aperçoit difficilement la vedette qui d'ailleurs ne chantera pas de la soirée. C'est très concept. Carré blanc sur fond blanc. Cercle noir sur fond noir. Echantillons bien sentis. Michael Cain, batteur coiffé de deux jolies nattes possède un regard d'ange et un tempo fulgurant. Les trois souffleurs exercent des mises en place mystifiante et des chorus spirituels. (Ron Blake, Peck Allmond et Oliver Lake !) Ce groupe reconduit le jazz, allégé en free dans une sphère groove funk. Prince ou Basie ont un esprit commun. Peu importe les étiquettes. Seul compte le spirituel en musique. Ecouter les caresses de la basse égalisée très grave. Très groove, dans le sillon de l'histoire du jazz.

Les guignols de l'impro.

L'image du jour c'est Louis Sclavis qui après avoir joué 50 fois dans un festival va jouer dans 50 festivals. Vous regardez trop la télévision et vous n'achetez pas assez de disques aux majors, bonsoir. Aujourd'hui c'est Philip K. Dick qui nous accompagnera tout au long de ce journal écrit en texto. Bonjour Philip, donc si j'ai bien compris vous êtes mort et je suis vivant ? Pas du tout, c'est le contraire. Je suis vivant et vous êtes mort ! La meilleure preuve c'est le splendide concert du Sunside en hommage à Elvin Jones : Emmanuel Borghi, piano. Emmanuel Grimonprez, contrebasse et Christian Vander, batterie. Les mecs jouaient à mort une musique incroyablement vivante. C'était beau à pleurer. Le jazz c'est vous êtes vivant. Impossible de s'en plaindre. Ma chose

favorite c'est le jazz. La coda en début de morceau et le thème à la fin euh non c'est l'inverse. C'est le seul standard dont je me souvenais du titre. "My Favourite thing". La suite...

J'aime tous les musiciens et particulièrement Scavis et Vander. Bah, j'étais jaloux, c'est tout ! Excusez-moi. Je respecte tous ceux qui se battent pour continuer à jouer. Quel que soit leur style. Ne nous fâchons surtout pas. Nous sommes dans le même bateau. Arche de Noé du jazz. Tout le monde doit monter avant de naviguer sur les fréquences électroniques du déluge numérique. J'ai retrouvé une interview de Steve Lacy aux Allumés du Jazz. Il préconisait de faire "les guignols de l'info" adapté au monde du jazz. C'est un hommage n'est-ce pas ! L'hommage de Vander était sublime. J'enregistre le mien pour Steve Lacy. On va y revenir...

La musique c'est vous qui la vivez, c'est nous qui en vivons. Etiennebru.net dans la lucarne. Comme je ne veux blesser personne je vais me foutre de ma propre gueule. J'utilise cette chronique pour faire ma pub. J'ai le mental qui lâche. Peur de gagner. Le physique n'en parlons plus. Je n'ai pas réussi à concrétiser les occasions de swing pour me hisser au niveau du jeu. J'ai du mal à égaliser sur le terrain du business. Heureusement mon rédacteur en chef me sert de psychanalyste. On m'appelle pour jouer. Moi ? J'sais pas jouer ! J'ai peur de jouer trop bien, de dépasser Scavis. Alors j'me plante. Trop fort le complexe de supériorité. Mon portable autour du clou, j'avance en regardant dans le rétro. Engagez-moi. Rengagez-vous.

Actualité d'il y a deux ans. Souvenez-vous... Le livre de Ronald L. Morris (ed. Le passage). Le jazz et les gangsters. Le jazz s'est développé dans les années 20 grâce au soutien inconditionnel des gangsters qui étaient les seuls à ne pas être d'immondes racistes. Ils avaient compris avant tout le monde le génie du jazz. Cette nouvelle musique du vingtième siècle valait de l'or, des diamants et du blues dirty. Plus de mille boîtes de jazz à NY dans ces années là. "Yiddish, italien, noir, ça ne faisait pas de différence". L'image officielle d'Hollywood est bien sûr opposée à l'histoire de la musique. Avant la grande misère des majors les méchants étaient des gentils. Bref ce texto est juste une impro. Allez, atchao bonsoir !

Otages

"A nos 20 ans !" Lettres blanches sur tee-shirt noir moulant les seins des serveuses. Anniversaire du Baiser Salé dans la 52 et pénultième rue de Chatelet-les-Halles. Longue vie à cette boîte de jazz perchée en étage au-dessus du bar. Dans le roman de Marc Villard : "Petite mort sortie Rambuteau" (ed. Autrement), Oscar le clochard vient jouer ici. Texte ultra noir, déchiré comme un cauchemar et tranchant comme une lame. Le livre est inspiré par l'assassinat d'Oliver Johnson, batteur de Steve Lacy durant de longues années. La clef de l'énigme c'est... J'ai bien aimé le livre même si l'histoire d'Oliver reste à écrire, prise en otage par sa fin atroce et mystérieuse.

J'ai commencé de jouer Tips comme travail de deuil après la mort de Steve Lacy. J'ai d'abord enregistré seul, en re-recording, puis j'ai demandé à mon fils et des amis musiciens leur participation. J'ai arrangé la composition au jour le jour. J'ai fabriqué des samples de Steve extrait de "Scratching the seventies" paru chez Saravah. J'ai téléphoné à Pierre Barouh pour lui expliquer ce projet d'hommage. Il m'a immédiatement donné son accord pour sortir le disque, avant même d'écouter l'enregistrement. Je le remercie de sa confiance.

Jazz 04 (édité par l'Irma). Un annuaire étrange et baroque. Les adresses de 2500 musiciens face à 2500 organisateurs de concerts, festivals, labels, agents, journalistes, prestataires etc. Un musicien pour un interlocuteur professionnel ! Le rêve. En réalité chacun se cherche et personne ne se trouve. L'absence de boulot est mon thème favori. Mon standard de l'absurde. Après la sortie de b/free/bifteck j'avais envoyé un "Jazz ready made" à des festivals. Un Duchamp version jazz : 500 grammes de haricots rouges avec le prix de l'orchestre sur une étiquette. Aucune réponse. Pas question de rigoler.

Palais de Tokyo : Le tunnel d'espace temps du chinois Wang Du. 64 chaînes de télé diffusées simultanément dans un tunnel avec toboggan en sortie. L'art contemporain renouvelle les concepts insurrectionnels inventés par les héros du free jazz des 60' Accumulation et superposition sonore. Musiques et paroles se mélangent dans un bruit blanc mystique. Cette œuvre, otage de l'industrie des médias, donne une signification au non-sens. Nous sommes tous des otages potentiels d'un autre âge. Le concert de soutien aux deux journalistes otages en Irak organisé par RSF attire

une affluence moyenne. Monté en 3 jours avec une scène improvisée devant l'hôtel de Ville. Benabar, Bashung, etc. Guitare électrique sous la devise de la république : liberté, égalité, fraternité.

Je n'ai pas un ego spécialement développé mais je parle souvent de moi. C'est normal, je parle à la première personne comme dans la forme du blues. Je suis triste et je le dis. Otage du blues. J'ai adoré la collection des documentaires "Story of the blues". Le film de Clint Eastwood mérite d'être vu. "Piano blues" sort seulement en DVD. Le début est un raccourci lumineux entre musique romantique et boogie woogie. Fil conducteur du film : le blues est l'art américain par excellence. Longue interview époustouflante de sincérité de feu Ray Charles. La fin du film s'essouffle un peu mais le blues n'a pas de fin.

Déconstruction

"Le dit de la chute" vient d'être jouée pendant un mois. Jack Kerouac déchiré au dernier degré sur la scène du Village Vanguard, en pleine guerre froide, durant l'an 1957 du calendrier des espions. Son souffle alcoolisé est transporté, presque téléporté sur la scène du théâtre Molière. Maison de la poésie sise à Paris. Mise en scène : Michel Didym. Texte d'Enzo Cormann joué par l'auteur accompagné de Jean Marie Machado, piano et Jean-Marc Padovani, saxo. Le souffle du vingtième siècle sent le jazz à plein nez (haleine rock and roll). Parfum perdu au milieu de la puanteur des guerres et massacres. Souvenez-vous de la Beat Generation, juste avant la révolte. Sur la route (again).

Le souffle brûlant des USA m'obsède. L'Amérique nous libéra une deuxième fois par le free jazz après avoir nettoyé l'Europe de la peste nazie. Amerika de nul part et de partout, trahie par ses maîtres espions confondant démocratie libre et marché libre. Gros bordel et crimes de par le monde. "*Si quelque chose vaut la peine d'être fait, ça vaut la peine de le faire mal*". (Robert Littell) La Compagnie, le grand roman de la CIA.

Les 3 premiers concerts du Pannonica de Nantes en 94 : Lacy/Aebi/Potts, puis Jean Chevalier guitariste de Tri Yann et Lazro/Berrocal/Thollot/Levallet de "Outlaws in jazz". Anniversaire. Dix ans après je participe à Midi-Minuit organisé par la Maison de la poésie de Nantes au Panno. Duo avec le poète Julien Blaine. *Oubliant pour un temps le monde de la barbarie : celui des*

empires de Bush et de Poutine développés et maintenus par leurs chiens et leurs faucons (deux bêtes faciles à apprivoiser). Le poète ôte ses vêtements. Hurlant à poils avec un coquillage comme cache sexe. Nous devenons à la fois arc et flèche. Cible et trajectoire. Avant nous le percussionniste Alfred Spirli avec le poète Michel Thion. Rythme très retenu. Nonchalante beauté. Maîtrise du silence.

Jacques Derrida est mort ! Je me souviens du concert d'Ornette Coleman et Joachim Khun à la Cité de la Musique. Ils avaient invité Derrida à causer sur scène. (Son commentaire fût imprimé dans Jazzmag de septembre 97). Ce jour fût le dernier grand scandale du jazz à Paris. Une partie du public s'était mise à siffler et gueuler comme pas permis. J'étais ivre. J'ai agit comme tout le monde. Déconstruction. Je manifestais joie et colère en toute bêtise. J'avais écrit à Derrida pour m'excuser. Il m'avait répondu très gentiment. *Qu'est-ce qui pouvait se justifier dans cette séquence dont personne ne saura jamais qu'elle fût un événement ?*

Résonances à l'IRCAM. Improvisation et ordinateur. Des têtes d'affiche et une vraie surprise : Olivier Sens, ordi et Guillaume Orti, saxo. La scène du jazz redevient exaltante avec Sens et Orti. Ils jouent réellement une musique nouvelle : celle du présent. Sans exclure quiconque je trouve leur direction musicale unique et essentielle. Ils explosent le rideau de fer virtuel entre sampling et répétition de l'instant transformé par l'improvisation. Sens a développé son propre logiciel : "Usine", logiciel inspiré des armes absolues de la modernité sonore : "Reaktor" et "Max/MSP". Le résultat offre simultanément la jouissance du jazz, le rythme de l'abstraction et la déconstruction du free. Interaction admirable.

Collectif

DJ Spooky détourne la culture techno au profit d'idées éclatées. Le Festival d'Automne présentait "Re-birth of a Nation" au théâtre du Châtelet. Le DJ-VJ est seul sur scène avec ordinateurs, écrans vidéos et sonorisation. Pur exploit dadaïste dans un théâtre à l'italienne. Il déchire et incruste le film sur la guerre de sécession de D.W. Griffith : The Birth of a Nation. Puissance dévastatrice des images. La croix sur fond blanc des assassins racistes du KKK annonce le délire du génocide nazi. Le narcissisme du concept de renaissance rend

compte de la révolution technologique. Acide lucidité.

Soirée du label Plush. Ambitronix au Cithéa, boîte de nuit du onzième. Steve Arguelles : Mister Beat alias Monsieur Boum et Benoît Delbecq larguant son beau piano d'ébène pour des synthés pleins de boutons. Il joue un fragment, puis attends. Ecoute pour paramétrer l'idée. Subitement, il balance une ligne de basse déchaînée. Il construit une forme complexe sur la rythmique de Steve. Il se mare et lâche des stridences. Echange sidérant entre les deux musiciens. Méthode techno psychédélique d'improvisation. Steve joue une figure. Il se sample lui-même à la volée. Le tempo tourne quelques secondes. Il rejoue l'after beat à toute force sur sa batterie acoustique. Il construit des figures syncopées d'une précision redoutable. Les rythmiques s'emboîtent aux breaks. Les breaks conduisent à une nouvelle idée dans une cadence époustouflante. L'exigence musicale du maître des percussions plie l'outil électronique à tous les styles de batterie.

Hask : cri de joie des membres de Kartet en résidence à Marseille lorsque la ville était un phare de la culture hexagonale (début des années 90). De retour à Paris ce mot joyeux devient le nom du collectif Hask. 12 ans de bonheur musical avant la crise des consciences. Benoît Delbecq décide d'arrêter suivi par Steve Arguelles... Hubert Dupont, Guillaume Orti et Stéphane Payen jettent le gant. Des subventions faisaient tourner l'association. L'argent servait à faire l'agent artistique. Le dispositif se bouclait sur lui-même. Ingestion digestion. Les membres liés au début par un idéal commun se retrouvent enfermés dans une sorte de groupement d'intérêt économique. Fin 04 ils arrêtent ! Courageux de se passer du fric de l'état. La beauté du collectif d'une nébuleuse d'orchestres influencé au départ par les concepts d'organisation forgés par l'AACM, M-base et l'ARFI s'était dissoute en formalisme culturel. Dans la crise dévastatrice de notre société les mecs de Hask préfèrent conserver leurs idéaux et larguer leur confort opérationnel. Hask restera un mot synonyme d'enthousiasme et d'intégrité.

Certains artistes n'ont jamais entendu parler de musique subventionnée. Ils sont photographiés par Christian Rose dans le formidable livre "Black & Soul" (édition du Layeur) : King Curtis, Clinton, Franklin, Washinfon Jr, Mayfield, Brown, Ross, The Last Poets, Summer, Flack, Ndegéocello, De la Soul, Defunkt, Vanity 6, Afrika Bambaataa, Gaye,

Prince, Jones plus une centaine d'autres belles et beaux comme des Dieux. Les photos sont accompagnées de courtes notices lumineuses de Fred "Tangenciel" Goaty, créateur du tout nouveau magazine Muziq. Je ne vous ai pas encore parlé de moi. Je n'écoute jamais mes disques. Quand j'ai une enclume dans l'âme je regarde une photo d'un de mes concerts et je me souviens de tout. C'est bien connu, on est toujours trahi par ses amis : J'ai oublié de créditer Christian sur mon dernier disque. L'artiste photographie des concerts depuis 40 ans ! C'est balaise. Bonne année.

Jeux de rôle

Mettez-vous dans la peau d'un musico. Gagnez des points en cherchant des contrats de concerts. Peau de banane. Perdu. Obligé de découvrir une énigme de la société du spectacle pour débloquer un nouvel avatar (sujet ou objet professionnel) susceptible de vous faire jouer dans une grande salle. Répondre d'abord à la question de Frank Medioni : qu'est-ce que le jazz ? C'est comme le hasard. Heu-non, comme l'amour ! Tout le monde est OK ? Daniel, Michel, Louis, Laurent ? Gagné, la bonne réponse c'est «Soul on Top» de James Brown avec l'orchestre de Louie Bellson dirigé par Oliver Nelson.

Player 1. Bistro à Lyon. Duo avec le contrebassiste Guillaume Viltard. Musique improvisée pour l'association www.lerockepamort.org. La seule boîte de jazz de Bordeaux vient de brûler : Le Comptoir du jazz situé dans la zone attrayante et louche de la ville. Heure du leurre. Lent retour. Fin de la tournée "bye bye" avec le poète Julien «sonore» Blaine. Embouteillages pour atteindre Lodève (Hérault). Salle pleine. Le public nous attend depuis une demi-heure. Nous jouons à peine arrivés. Emotion forte. TGV tôt le matin. Je perds ma casquette. Le soir «ring sax modulator trio» avec Erick Borelva batterie et Thierry Negro basse. Encore un bistro : Le Zinc 75017. Endroit exigü. Des gens me bousculent pendant que je joue. Musique ultra excitante. Arrêt à 22h. Respect de la loi.

Player 2. Le jazz est mort. Hoax (faux virus, fausse nouvelle) ouf, j'suis rassuré ! Recommencer la parti-e. Dérive mentale. So what, le jazz ? J'veis pas résumer 50 ans de jazz Magazine ! Dans un autre style, Luciano Berio nous laisse des «commentaires sur le rock» réédité

par Farândola. Le compositeur classique décrit jazz et rock psychédélique avec l'enthousiasme d'un ethnologue découvrant la musique populaire. Luciano crève l'écran avec la carte de visite de Jelly Roll en main. *"Ferdinand Joseph La Menthe : créateur de blues, jazz et swing"*.

Player 3. Le jazz est le langage du XXIème siècle, le nouvel espéranto pour communiquer entre les continents. Sexe ou amour ? Jazz ou musique ? Le jazz c'est l'instant non visible dans l'image vidéo. Je prends le dictionnaire des mots de la musique (Ed. Outre Mesure) de Jacques Siron (bassiste improvisateur de free total et auteur de livres savants). Le mot suivant jazz est jdanovisme (contrôle strict des arts par l'état). Je salue cette somme de connaissance. Tout y est : fiche banane, doïna, anatole, khorovod, mésotonique, pambiche, interface, wah wah, subito etc.

Player 4. Basses fréquences et bas médiums, joués dans la vieille cave en pierre des 7 Lézards 75004, résonnent dans les appartements en béton mal construit du nouvel immeuble collé à l'ancien comme un chewing-gum à une semelle (qui marque le tempo). Du coup les voisins attaquent la boîte de jazz installée ici depuis 7 ans. Plus d'ampli ni de batterie. L'endroit est un peu le rendez-vous des américains de Paris. La patronne nous refait une belle programmation « in a silent way » au dernier moment. Ce jour elle présentait la chanteuse Sylvia Howard, professionnelle et sexy jusqu'au bout de ses doigts claquant l'after beat, accompagnée par le pianiste Achille Gajo et le bassiste Tom McKenzie. Si Paris organise les JO en 2012, il nous faut au minimum une bonne centaine de boîtes de jazz. C'est pas le moment de les fermer et de la fermer.

Extra terrestre.

Imaginez Charlie Parker, le visage bleuté par la lumière blafarde de l'ordi. Adolescent allumé par Cubase SX ou Pro Tools, logiciels de musique. La liberté du jazz est-elle concevable dans les républiques gouvernées par Monsieur Ordinateur ? Son et vision dépourvus de violence. (Zunh et undazir udenstai de urwa) phrase traduite en kobaien, hommage à Christian Vander. Dico sur <http://zeuhl.free.fr> Je me demande quelle musique écoutait Bill Gates adolescent.

Musique virtuelle ou musique jouée avec des instruments physiques ? Une autre voie existe

avec les events Fluxus. "Pamplemousse" de Yoko Ono réédité chez Textuel est un livre d'instructions pour réaliser des œuvres conceptuelles. Exemple œuvre rire : Riez durant une semaine. Sa performance la plus célèbre : rester au lit dans un hôtel pendant une semaine avec son mari. Je transforme pour quelques instants cette chronique en musique conceptuelle. Dites boum chabada boum tchac durant 10 heures pour réaliser un club dans votre tête. Fabriquez vous-même votre ONJ (Orchestre des Nations du Jazz) en organisant un carnaval avec des improvisateurs volontaires. Murmurez la mélodie de Night and Day pendant 24 heures. Distribuez des flyers : Ecoutez Bird (en version pirate ou autorisée).

En 1995 je me prenais pour un artiste conceptuel. Je présentais "Hexagonal Data Silence" sous la plaque commémorative de la dernière barricade de la commune de Paris, rue de la Fontaine au Roi. Dix ans après et cent mètres plus loin : la boutique du Marchand de Sable. Des improvisateurs jouent derrière une vitrine bien visible de la rue. Jean Bordé (contrebasse) Sébastien Cirotteau (trompette) Jean Sébastien Mariage (guitare) Dan Warburton (violon) Plage d'intensité sonore plus faible que le niveau en décibel de cette rue. L'improvisation est une sorte de free maçonnerie ouverte à tous.

Le passé gouverne le présent. Visitez le site du photographe Horace : <http://horace.photos.free.fr> Des archives fantastiques des années soixante à 80. Il était coauteur avec Philippe Carles et Thierry Trombert de "Bird is Free". Cet audiovisuel de 1975 éclairait l'histoire d'un œil neuf : le jazz est free, le free est jazz. Ce courant de pensée avait une grande influence sur les jeunes gens de l'époque (dont je faisais parti). Visitez le site de la rue Dunois www.dunoisjazz.info Lieu mythique du jazz créatif et du free des années 80 situé à 75013. Des petits films épatants retracent l'histoire de ce monde musical épanoui en parallèle des années fric comptabilisées en franc. On y retrouve notamment mon ancien trio Axolotl. L'histoire se répète en farce. Dollar faible, euro fort. Un nouveau trio electro californien se nomme "Axolotl."

La musique électronique vieillit plus vite que ses créateurs. Les sonorités nouvelles semblent fades et démodées dix ans après. Les machines possèdent une durée de vie encore plus courte que celle des oiseaux. Le son d'alto de Charlie Parker, un demi-siècle après son décès, reste ultra moderne. Indépassable. Le présent

gouverne le passé. Le Bird balayait toutes les saloperies de la seconde guerre mondiale d'un souffle. Charlie était un extra terrestre du sixième millénaire déguisé en junkie. Les haut-parleurs transmettent son message en double croches : liberté dans les corridors du tempo prestissimo Be Bop. Lors de la disparition de Bird, le poète Ted Joans et ses amis prenaient le métro de NY en direction des 4 points cardinaux de la ville pour graphiter sur les murs ce slogan visionnaire : "Bird Lives !"

Téléchargement

Les Majors font au hasard quelques procès à des internautes. Je leur décerne le grand prix «Hymne à la Joie» de l'humour involontaire. Je me joins aux musiciens qui ont signé un "appel des artistes contre la répression des pirates du net » bien que je n'aie même pas de logiciel P2P. J'aime bien les web radios et les musiques offertes par les musiciens au bord des méga-routes de la toile. J'aime les productions des petits labels dérivés du jazz. Ils sont victime depuis des années de concurrence déloyale : l'anéantissement des structures de distribution par les poids lourds de l'industrie musicale. Heureusement «Les Allumés du Jazz» distribuent par correspondance 36 labels. Leur nouveau site est très beau : www.allumesdujazz.com

Les Français regardent la télévision trois heures et demi par jour en moyenne. Certains veinards (drôle de gens que ces gens là) possèdent le home cinéma. La TV crache un tintamarre réaliste d'avions au décollage, pubs, présentateurs malades, courses de voitures, coups de pistolets, un vrai cauchemar. Pas de statistiques sur la durée moyenne de téléchargement pirate de musique sur le web : 15 secondes ? Une minute par français ? Je veux télécharger du silence. Il suffit de prendre des boules Quiès mais ça fait tête de veau.

«La Fontaine» rue de la Grange aux Belles. Bistro situé dans un triangle entre l'immeuble du parti communiste et ses défilés de mode, le canal St Martin immortalisé par Doisneau et la Manu Musicale du saxo Jeff Sicart (le plus vieux loft de Paris). Trio du pianiste Alain Jean Marie avec John Betch batterie et Gilles Naturel basse. On touche un sentiment universel et intemporel tellement les musiciens sont bons et l'endroit en phase avec le quartier. Le public très jeune est debout comme dans le métro mais transporté par l'enthousiasme. Le trio joue d'enfer des standards, appuyé contre

la vitrine embuée. Improvisation fulgurante. A la Fontaine le jazz redevient ce qu'il a toujours été : la musique de l'éternel présent.

Le génie de Ray Charles était d'emmener le gospel dans la sphère du rythme and blues et d'enrichir la terre des dépouilles du ciel. Ray est un Pop Faust, pur héros du siècle. Il fait le pacte avec l'homme blanc : le jazz contre l'abolition de la ségrégation raciale. Le film de Taylor Hackford est formidable. Prouesses technologiques et scénario subtil. Biographie d'un aveugle visionnaire. L'acteur Jamie Foxx est incomparable dans le rôle de Ray. Le film efface presque la mort du héros, tellement la musique réellement jouée par Ray est incarnée par le corps de l'acteur. Le temps semble défilé à l'inverse des aiguilles d'une montre.

La roue tourne : Five, Four, Blues, Funk, Neville Brothers. Ils sont de retour à l'Elysée Montmartre, ancienne salle de boxe. Deux générations de papys fun(k) et leurs enfants, dont un parle comme Harpo des Marx Brothers. Ni chef ni vedette. Mise en place de studio. Chœurs époustouflants. Emotion : vous vouliez l'amour, alors dansez maintenant. Précision du tempo raide comme la vie, doux comme le sexe. Le funk des Neville Brothers est la musique de la démocratie. Nous sommes tous frères... Racines country, rock, blues, jazz et même reggae et latin. Pas assez d'improvisation à mon gré. Moins de folie furieuse que chez Parliament. Il n'empêche, les Neville de la Nouvelle Orléans sonnent merveilleusement bien. Ils jouent depuis si longtemps ensemble ! Fin. Retour dans la nuit glacée de Pigalle. Les rues sont punk.

Transmission de pensées

C'est la Sainte Zita ! Les citoyens de la ville semblent vivre dans l'épouvante. On ne distingue plus les sourds des muets tellement les gens écoutent à fort volume leurs portables Mp3. A cet instant les citoyens cessèrent d'écouter du jazz (pour peu de temps). Dépêchons-nous de préparer une nouvelle musique ultra excitante et de rétablir le lien social entre public et musicien. Non, je ne déconne pas ! Je kiffe le désespoir. Avant j'étais touché par les chanteuses. Maintenant j'ai envie de les toucher sur l'écran du clip, comme les croyants touchent la vierge de Lourdes. Qui suis-je ? Un intermittent du spectacle après le grand flop. Pas le temps de m'apitoyer sur moi-même. Je suis en lice dans la

course contre le chômage. "Salt Peanuts" avec une bière et un sandwich "Paris province" (jambon fromage). La musique sera convulsive ou ne sera pas.

Premier soleil de printemps. Paris est bourré de flics, manif des lycéens. Le free jazz est de retour. Parfum de révolte. Banlieues Bleues dans un ancien cinéma du quartier des 4 chemins à Pantin. The Thing, le groupe du saxophoniste Matt Gustafsson avec Ingebrigt Flaten (basse) Paal Nilssen-Love (batterie). Invité : l'immense Joe McPhee (saxo). Ils prolongent l'œuvre d'Ayler. Fragments de blues, départs en fanfare, prémonition techno, haute énergie et hurlements subversifs. La chose inaltérable du jazz est jouée avec des improvisations très free music. Message d'amitié. Au rappel Monsieur Joe joue Lonely Woman d'Ornette. Les femmes sont seules, les hommes aussi. La salle vibre. Yeah ! Seconde partie. L'homme au concept chaud bouillant : le guitariste électrique Otomo Yoshihide et son New jazz ensemble. Relecture éclatée du free jazz par Kenta Tsugami, Alfred Harth (saxo) Sachiko M. (électronique) Kumiko Takara (vibraphone) Hiroaki Mizutani (basse) Yasuhiro Yoshigaki (batterie). Dès le début citation appuyée de Lonely Woman comme lien historique. Vitesse déchirée de l'improvisation. Les deux femmes de l'orchestre se retrouvent seules sur scène. Réflexion délicate sur la résonance des corps. Ensuite l'orchestre enfonce le clou : compositions de Mingus, Dolphy, exaltation jouissive, acmé du silence, plans séquences improvisées et flash-back sonores.

Samedi soir minuit c'est l'heure du jazz pour les médias. France 3 : les routes du jazz. Bon documentaire de Frank Cassenti sur le festival de Marcillac (Gers). France Musiques : nuit Charlie Parker par Franck Médioni. Interviews, disques rares et musiciens invités : 2 duos piano et saxo alto. Alain Jean Marie et Pierrick Pédron jouent Parker en supprimant l'improvisation. Sophie Agnel et Daunik Lazro jouent une "impro Bird" en supprimant la thématique Be Bop. Frontière entre deux formations similaires. Charlie Parker dira «*Tout ça, je l'ai déjà joué demain*».

La Guyane est l'extrémité ultra périphérique de l'Europe. Base de lancement des fusées spatiales. Terre de la musique des Noirs marrons ou Bushi-Nenge (Noirs de la forêt). Département français d'Outre mer. Le "Camp de la transportation", ancien baignoire de Saint-Laurent du Marroni, vient d'être transformé en centre culturel (www.transamazoniennes.com). Ils présentent avec Banlieues Bleues deux groupes

guyanais : Spoity Boys et Fondering & Koloni à la Courneuve au cœur de la Cité des 4000. Cette trentaine d'artistes (pas la place de les nommer tous) jouent pour la première fois en métropole. Voix, tambours et danse des Marrons, descendants des révoltés contre l'esclavage. Enfants des africains qui foutaient le camp des plantations pour se cacher dans les forêts impénétrables de l'Amazonie. Ces réfractaires longtemps isolé du monde conservent leur culture intacte. Musique très africaine avec une touche de samba. Ils chantent en Taki-taki (de l'anglais talk talk). Langue constituée de syllabes hollandaises, portugaises, françaises et anglaises conjuguées dans un rythme de tambour. Diaphonies. Questions réponses. Polyrythmes. Invocation de l'esprit du fleuve Marroni. Téléportation magique des êtres dans l'espace temps. Le tambour parle : transmission de pensées...

FREE*

* Chronique dédiée à Florence Aubenas et Hussein Hannoun al-Saadi, enlevés en Irak

La musique non fixée sur un support matériel sera comme une sorte de flux continue, une télévision abstraite, une radio high tech imagée. Le public conservera quelques disques objets sur les étagères du souvenir. Il s'abonnera à des fournisseurs de musique enregistrables sur cartes mémoires ou disques durs. Ce sera «*Le fantôme dans la machine*» de Terry Gilliam (Brazil). La logique des consortiums sera de vous vendre le plus de fois possibles le même titre. Les informations musicales stockées chez le client se perdront en fonction du changement accéléré du matériel. Un titre offert égal un titre acheté.

La musique a toujours exprimé une prémonition de l'avenir. Gilles Tordjman écrit dans le magazine Vibration «*Or cet abandon [du questionnement du monde] est devenu aujourd'hui la condition d'existence des musiques actuelles qui se satisfont assez bien du statut de pur divertissement, quand elles ne le revendiquent pas*». En réalité une ou deux générations d'improvisateurs, musiciens aventureux et expérimentaux ont disparu comme par enchantement. Vous êtes le maillon faible, Bye-bye ! La perversité du système de diffusion médiatisé efface votre existence. Ce qui n'est pas visible ou audible n'existe plus. Les artistes créatifs sont entrés dans la clandestinité. Résistance. Une myriade de petits dispositifs sonores attaqueront sans discontinuer les futurs pipelines musak

incapable d'inventer quoique ce soit de sexy et créatif.

Café le Bellerive le long du canal près du métro Stalingrad. Bistro propre avec des portraits de Miles et Colluche au mur, vieux buffet Henri IV, couscous et 45 tours de Zouc zaïrois joués sur un tourne disque en plastique. Vrai de vrai ! Mes amis Thierry, Kenny, Funka (un indice pour trouver leurs noms) Cécile et Asa présentent leur nouveau groupe «Villa Saint Michel». Ils installent leur sono dans ce lieu calme et imprévu. Basse, guitare, claviers, batterie et deux chanteuses : la black et la blonde. Leur musique Soul Groove m'a déchiré l'âme comme on décolle un vieux papier peint pour tout remettre à neuf. Provocation à l'amour dans un sillon discrètement New Wave et Reggae.

Les mardis du Cythéa (75019) : soirée du label Plush. Solo de violon acoustique. Présence brûlante d'Alexandre Balanescu sur le dancefloor. Idiome classique croisé avec le style du bratch (pizzicato main gauche en syncope, typique du folklore roumain). Quelques envolées lyriques dans la tradition de l'ancienne Europe de l'Est. La grande originalité du violoniste est de transposer les riffs du rock and roll bouclés en ostinato fortissimo. Obsessions inouïes jouées jusqu'à épuisement et rupture de la chanterelle (corde aiguë).

Un spectre hante l'Europe : le free jazz. Banlieues Bleues à l'Espace 1789 de Saint-Ouen. Révolutions. Charles Gayle : piano et saxo alto (abandon du ténor), Jean-Luc Cappozzo : trompette, Bernard Santacruz : basse, Ramon Lopez : batterie. Ils jouent une musique 100% improvisée. Attention passionnée. Audience à l'unisson. Gayle est un revenant. Humble et puissant. Un de ces êtres capables de ressusciter à l'oubli. Cappozzo s'aventure dans l'au-delà du jazz et Santacruz appuie sur l'accélérateur. Lopez est l'esprit frappeur, l'homme rythme, le formidable catalyseur du groupe.

Seconde partie : "Spiritual Unity", projet de longue haleine du new-yorkais Marc Ribot, guitare avec Roy Campbell : Trompette, Henry Grimes : basse, Chad Taylor : batterie. Répertoire de marches joyeuses d'Albert Ayler. L'alliage guitare électrique et trompette brille comme le tranchant d'un diamant dans l'exposé des thèmes. Les improvisations créent un sentiment de sourde inquiétude comme la présence fantomatique du 11 septembre 01 à NY. C'est "Ghost" ! La composition du grand Albert irradie la salle de son actualité. Campbell joue terrible. En plein

milieu du set il invite le public à contribuer pour la sauvegarde du loft de Fred Anderson en voie d'expulsion à Chicago (www.velvetlounge.net). Henry Grimes est un monsieur très âgé. Autre cas de disparition. Réapparition non comme un mec sur le retour mais comme un artiste merveilleux.

Grains de sable

Grains de sable. Un milliard puissance un milliard de grains de sable chaud. Délice des plages numériques. Infini de circuits symboliques : religions, supporters de foot, styles musicaux, segments de classes sociales, programmes télé, désirs. A chaque unité de dix milliards de grains de sable correspond un micro processeur, de même taille microscopique, enterré sous la plage (comme un char irakien dans le désert). Grain de sable dans la machine. Programme espion d'observation du grain de votre peau. Bronzage. Soudain, avec le soleil et quelques pastis votre perception déraile. Ecoutez la musique concrète de la mer, la rumeur des jeux d'enfants, des voitures, des amoureux et des mouettes.

Grains de sable. Le soir vous dansez dans la boîte sur une copie du rythme noir généré par les machines sexuelles digitales commandées par des logiciels de rêve. Le DJ règle la pulsation sur «groove». Sur d'autres machines similaires, les équipes de modélisation définissent ce même bouton de réglage sous le nom de «swing». Fonction identique : décalage ternaire par rapport au «beat» métronomique. Séquence rétro : voici Love on the beat en version française par Gainsbarre. La New Wave et le Punk reviennent à la mode. Tour de taille ? Chaussures ? Slip ? Tatoo ? Top ? Vous faites valoir votre droit à l'image. Les regards se tournent vers vous comme autant de microsillons noirs à pupilles chatoyantes.

Grains de sable. Une vérité éternelle nous vient du fin fond de l'ex dictature soviétique. Dimitri Chostakovitch cite en première page de ses mémoires (Albin Michel) un proverbe russe : «Mentir comme un témoin». Je suis témoin de l'air du temps. Quel crédit porter à mes chroniques ? Ne ferai-je pas mieux de souffler comme un ouragan dans mon saxo ? Cette fois je me dégonfle. Je ne vous parlerai ni de Mako le requin 100% gentil au Batofar (avec qui j'avais le plaisir d'être invité pour jouer), ni du concert de Michel Portal avec les Recyclers au théâtre de l'Atelier, ni de François Tusques aux 7 Lérards, ni d'Ultrabolic avec

Hubert Dupont à l'Olympic Café, ni de Manu Katche au festival de Saint-Germain-des-Près. Je n'avais plus envie d'écouter personne. Dysfonctionnement de l'oreille interne. Mentir comme un témoin. Chacun raconte une version différente d'un fait objectif. Alors quand il s'agit de musique...

Grains de sable. Sous la plage le métro. Basse plombée des systèmes de surveillance. Grésillement sourd des conduites automatiques. Vrombissement des rames. J'enregistre avec le Toulousain Heddy Boubaker dans le métro. La station Madeleine est pour moi le centre de Paris comme la gare de Perpignan était pour Salvador Dali le centre du monde. Notre improvisation à 2 saxos alto hésite entre free hermétique répondant aux sonorités oppressantes de la station et des fragments blues inspirés par le cul des gonzesses en transit. Chaque voyageur devient captif de notre musique pendant quelques secondes et nous rend réactif à l'influx nerveux des gonzières. La free music esthétise l'instant social.

Grains de sable. Les journaux se passionnent pour un mystérieux pianiste «amnésique» trouvé «tout mouillé» sur une plage d'Angleterre. «*Piano man joue des morceaux qu'il connaît par cœur et certains semblent être de sa composition*». Plan média post Dada ? Performance de l'extrême silence ? Seuls les flics et les infirmiers écoutent sa musique. La presse grand public est trop marrante. La réalité dépasse la dérision. Laisse béton.

J'écoute la rétrospective Charlie Parker dirigé par le saxophoniste Daniel Huck. Trois disques pour 20 euros. Edition du cinquantenaire. Bravo les gars. Réel travail de remasterisation et beau livret. Fin de la séquence promo. Cette page est rédigée sous l'influence narcotique et euphorisante de Lester Bang, le prince des chroniqueurs 70'. Un deuxième volume de ses articles vient de sortir chez Tristram : «Fêtes sanglantes & Mauvais goût». Idéal pour péter un câble sur la plage. Baisse de pression imprévue. Je joue les «Feuilles mortes» de Prevert/Kosma «*Et la mer efface sur le sable, Les pas des amants désunis*». Une larme s'écrase sur ma joue. Le sablier est la plus ancienne mesure du temps. Allez : bonnes vacances !

Poésies

La musique est un art profondément mystérieux. Elle peut recréer la présence spirituelle d'un être disparu. Comment jouer les compositions de Steve Lacy depuis son décès ? Tout simplement avec amour et naturel. Concert du souvenir pour le premier anniversaire de la mort du maître par ses anciens compagnons et amis. Jean-Jacques Avenel basse, Steve Potts saxo, John Betch batterie et Glenn Ferris trombone. Atmosphère pénétrante et intime dans le Studio 105 de Radio France. Beauté, sérénité, joie, gravité, réflexion et méditation au sujet d'un être que nous aimions tous.

Je sors du métro aérien à la station La Chapelle pour me rendre aux Bouffes du Nord. "Jazz nomade : La Voix est Libre !" Articulé comme une pièce de théâtre imaginée par Blaise Merlin, le jeune organisateur. L'histoire ? Les aventures fantastiques de l'après-jazz. Médéric Collignon : trompette, voix et instruments électroniques détournés, Jean-Philippe Morel basse, Philippe Gleize batterie et Dgizz tchacheur Slam. Virtuosité marrante et agitée. Ils chauffent la salle et laissent la place à deux jeunes gars de la banlieue Nord : Rouda le petit blanc tout maigre et D. le black bien baraqué à la voix de baryton extra lucide. Chacun récite un poème en solo, sans micro, dans la tradition de Slam Molière. Ils s'adressent au cœur de cible du téléspectateur repenté que nous sommes tous. Révolte sans fard et déterminée. Tableau suivant : Denis Charolles percussions et le comédien Daniel Znyk. Burlesque du clown blanc et de l'auguste. Puis André Minvielle toujours joyeux et bout en train. Il frappe des rythmes sur des bouteilles en plastiques reliés à des micros contact pilotant une sorte de ligne à retard. Dispositif astucieux et splendide voix du Sud.

Dernier acte et clef de l'énigme : poésie versus jazz. Jalal "Grandfather of rap" invite Archie Sheep, grand-père de la "New Thing". Tous deux ont vécu à Paris. Ils sont accompagnés par une des meilleures sections rythmique actuelles : Thierry Negro basse électrique et Erick "Funka" Borelva batterie, plus en dernière minute Cheik Tidiane Fall aux congas. Poésie scandée en croches rapides. Spoken pictures : verbe insurrectionnel parlé dans la vitesse du souffle. Manière issue de la tradition des griots modifiés par N.Y. Accrochez-vous pour piger le texte en V.O. Ce verbe linéaire entraîne une basse batterie bouclée sur elle-même. Une sorte de "running bass" opposée à la "walking bass" cheminant de

quarte en quinte. Le verbe est simplifié au rythme qui le résume. Je comprends enfin pourquoi les Last Poets (dont Jalal était membre fondateur) sont crédités de l'invention du Rap. (Ils ont aussi ouvert la voie à de grands poètes comme Little Kwesi Johnson, John Giorno et le Saul Williams du label Punk of Gibraltar).

John Greaves était bassiste dans le fameux groupe anglais "Henry Cow". Il est aussi chanteur et poète. Il présentait la veille au Batofar, son nouveau groupe : Maman. Habillé négligé, l'homme semble fragile. Croisement imaginaire entre Becket et Sid Vicious déguisé en revenant. L'homme domine calmement le fort volume trip-hop de Maman. Texte sur la vieillesse et la nostalgie. Reprise à tomber par terre d'émotion de "Que reste-t-il de nos amours" de Trenet. L'orchestre détourne avec brio les techniques sonores des clubs techno au service d'une musique obsédante et déchirée. On retrouve Thierry Negro à la basse, Nico Mizrachi ordinateurs, Fabrice Sansonetti batterie, Jef Morin guitare.

Festival Expoésie à Périgueux. Soirée poésie électronique. Jacques Donguy fait lecture des dernières volontés de vieux ordinateurs rendant l'âme. Je l'accompagne au laptop en jouant des sonorités de l'espace intersidéral mis en oeuvre par le logiciel "Live". Suit le beau duo de poésie pop : Joana Preiss, voix et Vincent Epplay, synthétiseur analogique EMS datant des 70'. Pièce de musée délivrant un son d'une moderne beauté. Suit Joachim Montessuis, voix chauve transformée par le logiciel "Max/Msp". Moment proche de hurlements free (genre Machine Gun) suivi de saturations punk avec final apocalyptique. Je tourne la page sans transition : Alain Gerber décrit l'éclat de lumière dans les yeux du jeune Charlie à Kansas City. (Formidable roman chez Albin Michel). Une galerie époustouflante de portraits. *"La prévoyance ? Si t'es si prévoyant que ça, va donc commander ton cercueil. Et dors dedans pour pas user tes draps, tant que t'y est..."*

LSDay

Deux ans déjà ! J'avais débuté cette chronique en vous entretenant de la situation des inter-mutants du spectacle (Pithycantropus intermitantus). Le désastre annoncé par les calculs critiques d'Olivier Sens s'est malheureusement révélé exact. Le système d'assurance-chômage a viré environ 30% des intermittents et file autour

de 30% d'allocations supplémentaires à ceux qui travaillent. Les artistes les plus fragiles, ceux qui représentent réellement l'exception culturelle française ont été virés ou sont en voie de l'être après de nombreuses tracasseries administratives. Concentré d'absurdité et d'injustice.

Ce même Olivier Sens vient d'enregistrer un disque passionnant : "Reverse". Ordinateur et synthèse complexe transformant le discours du saxophone de Guillaume Orti. Leur musique possède une qualité nouvelle dans l'idiome du jazz. Une sorte d'expansion de la notion de temps. (www.quoideneufdocteur.fr). J'ai enregistré The New Phantom Band pour le label de poésie Son@rt. Disque introuvable dans le commerce et tiré en flux tendu à 50 exemplaires ! Saxophone et électronique mixé aux chars de la Techno Parade 04. Je tente d'exprimer plusieurs réalités simultanées et parallèles. Le monde réel de la techno parade enregistré par un quidam de passage; La réalité subjective de l'auditeur plongé au milieu de la foule; La réalité imaginaire d'une histoire de la musique résultant du mixage d'éléments hétérodoxes.

Certains jours, je serai tenté d'arrêter tout et d'envoyer le monde du jazz se faire foutre. Je m'excuse de m'excuser. La musique est vaste comme la mer. Je suis le gardien de phare avertissant les frêles esquives sonores des récifs dans la nuit glacée du calcul égoïste. Purs bobards. Les phares sont automatisés. Je m'éloigne toujours plus au large vers d'autres musiques. Le jazz reste mon port d'attache. Je propose aux jazz women & men, à tous ceux qui ont plus de 80 dates par an dans des bonnes salles de se désister, pour offrir un gig à des gens qui jouent peu (comme moi). Ce sera le LSDay (la Love Supreme journée). Ah, ah ! Le carnaval underground où les musiciens français balancent leur carapace

Le formidable "Charlie" d'Alain Gerber est construit sur l'hypothèse que Parker était un musicien pas trop doué dans sa jeunesse. L'écrivain retourne en virtuose une obsession typique du jazz français. Je me souviens de ces années 70 où des mecs se demandaient encore si Ornette et Ayler étaient bien de vrais instrumentistes. C'était encore l'époque du free jazz. Certains types n'avaient qu'une seule idée en tête : untel ou untel sait-il jouer un standard ? C'était l'époque de la Compagnie Lubat ou Jean-Louis Chautemps, un cigare au bec, regardait fixement le public sans jouer une seule note. Il était sûr de son coup. Il avait noirci des cahiers entiers de chorus be-bop relevés d'une belle écriture à l'encre de chine.

J'ai participé au Placard (music for headphone). 72 heures de musique électronique non-stop diffusées par casque. La première édition eut lieu dans une chambre de bonne à Belleville (musique sans ascenseur). Maintenant les Placards se multiplient dans les régions et les capitales d'Europe. Ils s'écoutent aussi sur Internet (www.leplacard.org). Penderie numérique, rangement binaire, poussière d'électrons, réseaux d'instructions automatisées, créations aléatoires ex-pé-ri-mentales, crash test auditif et vidéo, démontage des discours de Sarkozy (<http://wu-m-p.org>). L'équivalent de ces expérimentations dans le jazz me semble rarissime, non que tout fût inventé ! Ni master class, ni jam-session, ni concert. L'état d'esprit d'Uzeste Musical ou du Company de Derek Bailey peut vaguement être comparé à ces recherches tous azimuts.

«...la guerre économique se mène aujourd'hui dans le champs culturel » propos de Bernard Stiegler, successeur de Pierre Boulez à la tête de l'IRCAM. Citation. Echantillon. J'appuie juste sur un autre bouton, une autre touche du sampleur populaire : *«...la dernière ressource du capitalisme : capter la libido du consommateur pour évacuer les excédents de production »*. La citation est à peine sortie de son contexte. A contrario, les musiques dans la mouvance de l'émotion du jazz doivent redevenir encore plus émotives, déchirées, révoltées et irrécupérables dans leurs inventions créatives. Musique des individus consommés par le système. Musique consumée de l'intérieur par la révolte révélatrice du mensonge global de notre société. OK, c'est l'automne.

Des films sans images

Métro Porte de Pantin. (Un keum tout sourire, une pizza sur les genoux, drague une jeune fille). Il se rend comme moi au Festival de la Villette pour écouter Anthony Braxton trio avec Taylor Ho Bynum, trompette et Tom Crean, guitare. Les deux jeunes musiciens totalisent 60 ans : l'âge du multi saxophoniste de Chicago. (L'instrumentation me rappelle celle d'Axolotl : deux souffleurs et une guitare). Braxton ! Un saxo héro de ma jeunesse. Toujours cette allure de professeur merveilleux. Visage illuminé d'un étrange sourire. Il attaque un staccato ultrarapide à l'alto allié au timbre capiteux et troublant de Paul Desmond. Il lâche l'alto pour se jeter dans la seconde sur un soprano éblouissant. Le trompettiste joue avec une virtuosité enveloppante et douce. Le guitariste, casquette à

l'envers, prolonge l'approche radicale de Derek Bailey.

Le laptop généra juste quelques discrètes fréquences. Absence de la projection annoncée par le programme du festival *«... des images vidéo dont les dessins et les courbes sont interprétés comme n'importe quelle partition »*. Guy Debord projetait des films sans image. Braxton propose de la vidéo non visible. Image ni vue ni prévue. Le summum de l'ordinateur est à n'en pas douter l'absence d'ordinateur. Le summum de la composition est la musique improvisée selon un corpus de règles sophistiquées. Structures sonores pénétrant l'immense partie de votre cerveau non utilisée, la partie non disponible pour la pub et vierge de toute attaque virale TV. Chaque auditeur entendra une autre "wave" parmi l'infini des vagues sonores. La musique de Braxton est sans angle mort, en expansion permanente. Elle ne fonctionne ni sur l'accumulation ni sur la répétition. Elle reste un des secrets les mieux gardés de la modernité.

Big Napoli au Cabaret Sauvage. Musique extravagante sous le signe d'une colère bienfaisante. Le nom du groupe de Louis Sclavis se réfère aux tronches napolitaines des sérigraphies d'Ernest Pignon Ernest (le Gainsbarre de l'art contemporain). Sérigraphies collées sur les murs des rues lépreuses de Naples. La musique de Sclavis jette l'auditeur dans une profonde introspection bien plus qu'elle n'exprime l'ego de son leader. C'est le truc très fort chez lui : le miroir tendu, étendu, m'entends-tu ? Il écoute les gens et restitue une sorte de sérigraphie mentale accrochée aux oreilles de son public. Le murmure de la douleur de chacun explosé dans une musique complexe et multiforme. La générosité d'Ayler dans une technique d'écriture étendue à la libre atonalité, le tout pimenté de joyeuses mélodies folk.

Les rues de Big Napoli sont les partitions de Sclavis. Chaque musicien roule à fond de train. Rendez-vous avec la musique. Paul Brousseau, claviers électroniques : utile pour durcir le son de l'orchestre. Hasse Poulsen, guitare : équilibre entre free radical et rythme robuste. Médéric Collignon, électronique, trompette et voix : joue de la musique même quand il aère son débardeur. Dgiz, voix amicale et chaleureuse. Vincent Courtois, violoncelle : lyrisme échevelé et rythme délicat. François Merville, batterie : swing avec l'énergie d'un batteur de big band. Sclavis se lance dans un triple salto sonore. L'orchestre atteint presque la vitesse hard rock et redescend en piqué dans une

tarentelle épatante. « *Pourquoi se battre pour des chips ?* » demande Dgiz.

Explosion tempo nucléaire sur la scène du Sunset Sunside. Grand concert de soutien à Gérard Terronès offert par une centaine des meilleurs musiciens de Paris et Province. Parole ! La musique était fantastique. La raison : le sympathique Gérard Terronès est victime d'un procès inique et absurde. Il est actif depuis des décennies dans l'organisation de concerts et la production de disques. A coup sûr un des plus beaux concerts de votre vie était organisé par l'homme au chapeau rond. (Pour moi c'était Last Exit au Dejazet). Son label Futura Marge (<http://futuramarge.free.fr>) réédite un disque d'Hilton Ruiz enregistré, il y a 20 ans, dans son club Jazz Unité. Il reprend les photos du microsillon et ne paye pas les droits à son auteur. Procès pour un tirage à 400 exemplaires. Incroyable ! Le label est condamné à payer de lourds dommages et intérêts, frais de justice et tutti quanti sans commune mesure avec ses modestes moyens. Soutenez les disques Futura en envoyant un chèque à l'ordre des Allumés du Jazz - Solidarité Futura Marge, 128 rue du Bourg Belé, 72000-Le Mans.

Idées cadeaux

Et oui ! C'est la saison. Je tombe malade. Mon médecin est dingue. Je me retrouve privé de boisson fermentée, graisse et sucre. Carême profane pendant le Ramadan. Autant rester chez moi avec un oreiller sur la tête. Pas question de sortir. Le docteur me prescrit des musiques à écouter pour soigner mon foie : l'album Let us play de Cold Cut, Phrenology de The Roots et Mon cœur est heureux de Oum Kalsoum. Sympa mais pas doctor jazz. D'accord, je me suis précipité à l'exposition Dada à Beaubourg. Dada était en avance de dix siècles. Actuellement la moindre pensée originale nous donne une entorse au cerveau. Parmi la myriade d'œuvres exaltantes le fameux indestructible objet de Man Ray : Métronome analogique avec un œil collé sur le contre poids du balancier. Le temps est figé sur 96BPM dans son symbole immobile. Dé-compositions, collages, poèmes simultanés sont les ancêtres du cut up et du sampling. L'héritier de Dada est le Data des ordinateurs

Nous avons besoin d'un bon président. (www.unbonweekend.com) Charlie O. débute sa campagne électorale au Cythéa. Habillé dans un

distingué costume militaire style anglais, Charlie O. remercie son public par un gentil garde à vous (les gens ont dansé pendant tout le set). Il joue la musique de l'amour avec joie et bonne humeur. Il est virtuose de l'indémoudable orgue Hammond. Il fait corps avec l'instrument, presque caché derrière le buffet en acajou, on distingue seulement son buste et son visage barré d'une fine moustache. Je pense à une icône républicaine morte de rire. La musique de Charlie O. suggère la techno sans machine dont tout le monde rêve. Du vrai jazz en quelque sorte. Une grande richesse harmonique propulsée par deux batteurs funky rock (Sylvain Joasson et Jean Michel Pires) plus des invités différents chaque soir. Le premier était Quentin Rolet (saxo alto) dans un break ultra free, hurleur et bruitiste d'une étonnante sincérité.

Je cherchais le porno du samedi à la télé. Finalement je regarde le très beau film sur Yusef Lateef. Son discours sur l'amour de Dieu me trouble (intéressante interview dans Jazz Magazine). J'ai raté son concert avec les frères Belmondo, mais j'ai retrouvé dans mes livres son "Repository of scales and melodic patterns". Un fort volume chez Fana Music (toujours distribué dans les librairies musicales). Ce livre est une brillante introduction au mythique et incompréhensible traité de Nicolas Slonimsky (le livre dont Coltrane s'était inspiré). Yusef Lateef traite des interpolations de notes chez Dolphy ou Berg, des modes chinois, japonais, arabes, indiens, grecs, des constructions modales synthétiques, asymétriques, chromatiques, augmentées, diminuées... Yusef Lateef nous donne généreusement les clés du royaume du Dieu Musique.

Le Conservatoire de Paris s'ouvre tout petit à petit aux musiques créatives par le biais de son département jazz et musiques improvisées. Ricardo del Fra, son directeur invitait l'Anglais Barry Guy (contrebasse) et sa compagne Maya Homburger (violon baroque). Master classe puis audition de sa pièce Witch Gong Game II/10 jouées par 24 élèves. L'énergie et le génie de Guy conduit l'orchestre à des prodiges. Barry Guy amplifie le geste improvisé par une splendide écriture graphique (partition éditée en lithographie tirée à 150 exemplaires). Il déclenche le désir d'improviser par une organisation éliminant les tours de passe-passe de l'improvisation sans improvisation. En préambule, en duo avec la violoniste, ils jouaient des œuvres de Heinrich Biber (avant-gardiste du XVIIème siècle). La justesse des notes ne se réfère en rien à la consonance du tempérament égal. La résonance d'une corde est éternelle.

Idée Cadeau ! Faites vous-même l'expérience du Ready Made. Cherchez un vieux métronome dans une foire à tout et collez dessus une photo d'œil. (J'ai découpé l'œil d'Anoushka Shankar dans le journal Vibration). Remontez le ressort du métronome, écoutez et regardez le temps s'écouler...

Salle comble au studio de l'Ermitage à Ménilmontant. Le public ondule de plaisir sur le rythme onctueux et souple de l'inimitable orgue Hammond joué par George Edouard Nouel, les congas de Roger Raspail, les saxos et flûtes de Byard Lancaster et les mots cadencés de Jalal. "Poets against the war". Pressentiment des guerres non déclarées. Les mots de Jalal expriment le passage du temps. Temps métronomique entre deux syncopes. Temps de la vie, cruelle et brutale embellie par la grâce des poètes et musiciens. Lancaster accentue le propos avec brio. Jalal disparu en coulisse, le souffleur embrouille le public et interview, micro en main, les spectateurs dans un authentique geste Dada.

Bonne année B.

Soirée divertissante à l'Espace Aleph d'Ivry-sur-Seine, refuge de la troupe d'Oscar Castro et Aneta Valejo, les créateurs du Kabaret de la Dernière Chance. Ce soir c'est Cabaret Shinjuku, le quartier tokyoïte des clubs, sex-shops et bars par milliers superposés dans des immeubles de 15 étages. Maïa Barouh en maîtresse de soirée présente l'affiche. «Les Romanesques» le prince et la bonne de Shinjuku. Ils chantent en français kitch disco paillettes drag queen karaoke. *Handicapé de l'amour, j'suis devenu folle un peu*. Ensuite l'idole «Soirée» chante en japonais des reprises de Claude François. Voix tonitruante. Ellena Ferragamo, la cantatrice transsexuelle, boa en plastique chante "Agua de Beber", "Tea for Two". Belle voix, belles jambes. Elle se déclare détective privé en dehors de la scène. A la pause : courts métrages sur Tokyo par Pierre Barouh, l'inlassable voyageur.

Canal 93 à Bobigny dans le neuf trois. Festival "les Percussives". Ramon Lopez batterie solo. Sensation de quiétude comme si vous étiez dans une pièce, toutes persiennes tirées, en pleine canicule. Impressions d'Alicante la brûlante. Rêves du monde de l'enfance. Utopie de la connaissance des cycles rythmiques de la musique d'Inde du Nord mêlés à ceux du Flamenco. Au lieu d'improviser à 3 ou 4 temps, il improvise le retour

du même en 12, 14 ou 16 temps. La musique de Ramon est une envoûtante mélodie rythmique des peaux, métal et bois frappés. Il crée l'abstraction par l'exclusion de nombreux accents des cycles. Sa liberté musicale est dans la contrainte sublimée, un peu comme Georges Perec écrivant «La disparition» sans utiliser la lettre E.

Entracte. Trilok Gurtu & the Frikiyiwa Family. Ce n'est pas de la musique du monde mais de la musique universelle. Gurtu abandonne la batterie pour jouer seulement les percussions du Sud Mali. Toujours les tabla. On entend clairement les cycles indiens joués au cœur du battement africain. Accompagné par la sublime chanteuse Hadja Kouyaté en grand boubou avec violent cœur rouge imprimé, Ali Boulo Santo (voix et kora), N'Gou Bagayoko (guitare), Filifin (kamélé n'goni et voix) et Soukalo (dozon n'goni). Cet orchestre est un événement dans la musique actuelle. Le joyeux Gurtu invente une dialectique musicale renversant l'Afrique dans la musique d'Inde du Nord : Concept lumineux, évident ! Ce projet aboutit grâce à l'aide efficace de Frédéric Galliano (www.frikiyiwa.com).

La salle était comble, dehors : personne ! Avenue Karl Marx et boulevard Lénine déserts. Ni keufs, ni émeutiers à Bobigny ! Si la théorie de l'effet papillon est exacte (un battement d'aile déclenche un truc à l'autre bout de la terre), les battements de tambours de cette soirée devraient dissoudre la haine et la peur... Oui, je sais... C'était le 4 novembre. Quelques jours après le couvre-feu était déclaré dans des villes voisines... Parlons plutôt musique, du disque sur lequel j'ai flashé cette l'année ! Je soutiens Sustain du sonneur de cornemuse Rufus Harley (chez Philly Jazz). La cornemuse sonne comme de l'air liquide : flot continu de Love Supreme à La Marseillaise. Le bourdon pour le blues. Rufus Harley joue du jazz avec une sonorité funk & folk. Un grand artiste complètement ignoré.

La Boule Noire. Pigalle. Soirée d'hommage à Lucio Mad dit professeur Lu décédé cet été, auteur de Paradis B (chez Gallimard). Lu était le détonateur des Poètes B. groupe de musiciens, chanteurs, comédiens et plasticiens, unis par le talent, dont l'influence souterraine est immense. Les poètes B. (comme Barbès, Belleville ou...) se produisent par à-coups depuis 15 ans. Free Funk. Textes ultra puissants. Groove implacable. L'orchestre est organisé tactiquement comme une équipe de football. Le gardien Funka à la batterie. Le capitaine, Disco à la basse. Sur les ailes Charlie O. orgue et Malik, flûte. En défense Martel guitare, Rassov et Vanzetta, voix. En numéro 10,

la voix de velours de Dom Farkas. En couloir Gnahoré aux percussions. En attaque Cluzet, Catillon. Pour compléter défense et attaque les liberos poètes B, C, D, X et le peintre Z.

Tous les textes étaient signés Lu. Syndicaliste défoncé à la B. Préparez-vous à tout casser. Chroniques de voyages aux Antilles. Vision terrible de l'Afrique des dictatures, guerres civiles et massacres. Textes tendres sur les boubous de couleur, violents sur les hooligans, drôle sur le sexe. *Le monde s'effondre, les travelos sont zairois.* Je vous souhaite une bonne année B. Oubliez la classe A (trop fric & flic). Le dernier mot à Lu : *Paris est une ville polluée, enfumée, chère, difficile à vivre et à survivre certes mais j'y suis né et j'y mourrai. De plus, poète professionnel, pour mon feeling, j'ai besoin d'y habiter.*

L'Exode

Le service est terminé dans toutes les directions. Trop tard, plus de métros. Sale temps, je disjoncte dans la nuit glacée. Dans ma tête, une langue pendante répète à l'infini : ah, ah, ah, ah, ah, ah ! Atomic Dog de George Clinton. Je pense aux 4 coups du destin de Ludwig aboyé par le chien de Pierre Schaeffer. Réalisé sur bande magnétique, ancêtre de l'échantillon : un bruit de chien transformé en gamme. De nos jours, les outils électroniques permettent de déshabiller un son, toucher, voir, entendre ses particularités et son sexe. J'enregistre en studio, à la poursuite d'une idée. Le jeu joué s'estompe dans l'éther électronique. L'improvisation est irréductible au contrôle des machines. Conflit entre virtuel et réel dans la captation d'un instant de musique.

Tchangodei joue du piano de minuit à 3 heures du matin chaque fin de semaine au Bec de Jazz, accroché aux flans hardis de la Croix-Rousse, la colline des Canuts de Lyon. Il peint et ses tableaux sont accrochés partout : contraste, harmonie, lumière, mouvement, Afrique, rythme. Il est accompagné par le contrebassiste Guillaume Viltard. La musique file une fuite en avant vers la liberté. Excentrique beauté.

Le label No Format a organisé les Ateliers No Format au théâtre de l'Atelier 75018. Chaque lundi soir pendant un mois, les groupes du label ont présenté leur musique. Misja Fitzgerald Michel : no jazz, Roce : no rap, Mamani Keita : no

world, Faya Dub : no reggae. C'est quoi ? De la musique ! De la musique comment ? De la bonne ! Fini les étiquettes, trop vingtième siècle.

Le lapin wi-fi (smart objet) traduit en nabaztag des messages envoyés par Internet ou SMS. Un signe amical de vos amis : le lapin s'allume comme s'il surgissait du chapeau d'un magicien, ses oreilles s'agitent en sémaphore et il se met à chanter en synthétique. Il est marrant. Alerte musicale by Jean-Jacques Birgé. (www.nabaztag.com). Ce compositeur a consacré bénévolement deux mois de sa vie pour l'anniversaire des allumés du jazz (dix ans d'activité). Cette association regroupe 40 labels de tous styles : vieux jeune ancien nouveau jazz. Il a réuni une collection de 34 inédits fournis par 30 labels de l'association. 130 minutes de musique dans un livret cartonné avec deux cédés pour 18 euros. Leur journal (un gratuit) est entièrement consacré à cet objet nommé « Les Actualités » vendu sur www.allumesdujazz.com.

Chris Culpo aux 7 Lézards 75003. Compositeur et pianiste new-yorkais. Il joue une musique relevant du Third Stream : synthèse de nombreuses influences intégrées entre jazz et musique classique. Gunther Shuller revu et corrigé par Woody Allen. Ecriture abstraite et sophistiquée. John Betsch (batterie), swing en frappant à main nu la peau des fûts. Peter Giron (basse), groove énorme et velouté. Jean-Charles Richard (saxo soprano), virtuosité et recherches tous azimuts dans l'esprit de feu Steve Lacy. Amy Gamlen (saxo alto), la jeune Anglaise brille d'un son pur et classique. Auteur d'un blues chromatique : Invisible woman.

Allez ! Une dernière étiquette pour la route : Drum & Sax. Han Bennink et Peter Brotzmann aux Instants Chavirés de Montreuil. Souffle à flot continu, symbolique de notre société d'information à haut débit. Colonne d'air en forme d'ouragan : Brotzmann joue clarinette droite, saxo alto et ténor. A la batterie, Bennink déchaîne les figures du bop improvisées en polyrythmies. Voix parallèles. Rencontre par l'écoute absolue de l'autre. Musique de l'extrême vitesse. Free jazz à Mach 2. Le public chavire à l'écoute des deux chamans. Ils jouent ensemble depuis 40 ans !

Sun ra : un noir dans le cosmos. Ce livre d'Aurélien Tchiemessom (chez l'Harmattan) résume et modernise l'histoire de la musique et du racisme aux USA. Continuation du Peuple du Blues de Leroy Jones ou de Free Jazz / Black Power de Philippe Carles et Jean-Louis Comolli.

On oublie facilement les atrocités du racisme, non ? « *Génie la nuit et nègre le jour* ». Les artistes du jazz noir étaient applaudis et imités par les blancs. Ils étaient humiliés et battus en dehors de la scène. Dans l'esthétique de Sun Ra, le kitch sanglant du fascisme raciste est désintégré par la future absence des protagonistes sur le terrain. Le chef d'orchestre, compositeur, pianiste et pionnier du Moog déménage le peuple noir et l'auditeur à des années lumières de la Terre. Sa musique intergalactique annonce l'exode dans l'espace (s'il reste une place, je foutraï le camp avec eux).

Ballade

La lumière bleue de mon ordi clignote. Silence. Derek Bailey est décédé le jour de Noël. Quinze jours viennent de s'écouler, je découvre la nouvelle sur le site www.allumesdujazz.com. Le mystère de la mort est d'en prendre connaissance. Pieds devant, doigts raides, électrocardiogramme plat. Travail de deuil. J'ouvre une bouteille de Chablis. J'écoute cinq fois coup sur coup, les larmes aux yeux, Ballads, un de ses derniers disques (chez Tzadik). Anti-testament musical. Rencontre de polarité opposée. L'harmonie des ballades américaines irradie le jeu atonal du guitariste. Il joue le feeling des compositions sans jouer leur forme. En 2004, Il déclarait au mensuel Wire « *Pour moi, le jazz est mort en 1955* »

Je tourne en rond. Je sors mon clou et j'improvise sur son disque. Absurde. Tristesse. Stop. Je téléphone à mon vieux comparse d'Axolotl, le guitariste Marc Dufourd. Il m'avait fait découvrir les disques de Derek. Il me dit : « *Bailey avait créé un monde sonore flottant. Il ouvrait la porte de la musique tempérée au monde du bruit. Il commençait souvent ses improvisations sur un ré, en anglais D, comme Derek.* »

Bailey est l'auteur d'un livre incontournable : l'Improvisation, sa nature et sa pratique dans la musique (édition Outre Mesure). « *Dans l'improvisation, l'idée fondamentale consiste à aller de A à C sans qu'il y ait de B.* » Inde, moyen âge, baroque, orgue d'église, flamenco, rock, jazz, composition et jeu libre. Derek a le génie d'une compréhension globale de toutes les musiques : leur dénominateur commun est l'improvisation. En conséquence Derek inventa, avec ses amis, le concept d'improvisation non-idiomatique, un jeu s'ingéniant à n'imiter aucune forme de musique répertoriée. Certains la nommèrent free music,

d'autres spontanée, instantanée, créative, improv, etc. « *Bien qu'elle requière un talent particulier, l'improvisation libre est à la portée de presque tout le monde : débutants, enfants, non musiciens. Les capacités et l'intellect requis sont celles des personnes qui la pratiquent. Il peut s'agir d'une activité extrêmement complexe et sophistiquée ou de la forme d'expression la plus simple et la plus directe, de l'étude et du travail de toute une vie ou d'un simple passe-temps.* »

Concert des anglais de Coldcut au Nouveau Casino. Le groupe de Jonathan More et Matt Black présente Sound Mirrors. Ils explosent tous les styles de musique. Ils jouent avec un alphabet de samples et d'images. Andy Wahrol synchronisé sur un pied de batterie cligne de l'œil. Le batteur joue sur l'écran. L'image s'efface et vous regrettez le temps du réel. Vous ingurgitez du synthétique. Quatre DJ/VJ sont assis face au public comme pour une conférence. Les images vidéo défilent en rythme au-dessus d'eux. Le poète Saul Williams et Mike Ladd surgissent comme des diables d'une boîte. Ils harangent le publique : envoyez des photos par téléphone à MYCCTV@coldcut.net. Ils disparaissent. Prenez le pouvoir sur les médias et la technologie. Cassez le contrôle des moyens techniques dominés par des actionnaires malades sexuels et impérialistes. Ne laissez pas la TV coloniser votre cerveau. Détournez les jouets électroniques. Robert Owens, avec un délicieux sourire adolescent, traverse le public pour mêler sa voix deep house à celle de la chanteuse soul Mpho Skeef en chair et en os. Emotion. Une chanson glamour et ils disparaissent dans le virtuel.

Le vrai est un moment du faux, le faux un moment du vrai. Le logo de Coldcut est un copyright, le C ouvert gauche cadre et non tourné à droite. Style copié-collé dans la vitesse de l'image vidéo. Giclée de décibels. Musique générée par des machines programmées et préparées, dans le sens de piano préparé. Leur logiciel VJamm développe l'improvisation d'une manière nouvelle : surf et glissement entre virtuel et réel. « *Si vous pensez au bruit aléatoire, c'est le chaos complet. Si vous pensez à une chanson répétitive, c'est l'ordre parfait. Or les humains ne désirent ni l'un ni l'autre. Ils veulent quelque chose qui évolue, qui ait du rythme : un peu d'ordre, un peu de chaos, parce que c'est comme la vie.* » Matt Black (cité par Christophe Khim dans Art Press).

En bref. Gilles Laheurte, saxophoniste et contributeur du site dédié à Steve Lacy (senators.free.fr) offre aux dix premiers lecteur de Jazz Magazine un beau poster d'hommage au soprano (écrire au journal). Bonne chance pour www.aventure.fm une nouvelle radio du Web

(diffusion de musiques enregistrées en concert). Bonne chance au nouveau magazine Sextant consacré à Henri Texier, inclus un DVD copieux dont le magnifique court-métrage : "Border" de Laura Waddington sur les réfugiés de Sangatte, une ville bien de chez nous avec un nom exotique.

Partisan

Catastrophe ! Le monde s'écroule. Voilà le pitch : soudain, les ondes radio, Wi Fi, télévision, global position system et téléphone baissent inexplicablement de fréquence pour se transformer en hurlement grave aigu. Au tempo de 2 BPM la lenteur plombe le système cardiaque. Faites attention au groove négatif de la guerre invisible menée en ultra et infra sons. Les fréquences entre 7 et 8 hertz, rentrent en résonance avec la peau et brouillent les ondes Alpha du cerveau. Est-ce une fiction paranoïaque une nouvelle arme, ou un bogue du TV show La Voix de la Conscience ? Partisan, j'écoute « The revolution will not be televised » de Gil Scott Heron. Fin de la chanson : « la révolution sera LIVE ». D'après Médiamétrie, les Français matent la télé 3h26 par jour (reste 20h34 pour danser).

Internet est une invention militaire (connecter les ordis en cas de guerre pour donner l'ordre d'attaque). Détournée par des partisans californiens, l'invention devient un système de réseaux indépendants et interactifs. La musique circule gratuitement avec le format de compression MP3 et les logiciels P2P. Maintenant l'Internet est noyauté par le commerce mondial. Il veut le transformer en truc aussi bête que la télé : regarder et dormir.

Partisan ou pas de la licence globale ? Je n'en sais rien. Une somme forfaitaire serait prélevée sur les fournisseurs d'accès à Internet et reversée à différentes sociétés d'auteurs et d'interprètes, (musique, cinéma, photos, logiciels) avec tous les aléas imaginables dans la redistribution aux musiciens. L'Union des Musiciens de Jazz se prononce pour « ...la proposition de Licence Globale que soutient l'UMJ dans le cadre de L'APA (Alliance Public Artistes) vise d'une part à dépénaliser le téléchargement et d'autre part à imposer une redevance pour Licence Globale destinée à rémunérer les ayants droit. Les représentants des divers secteurs d'activité n'arrivent pas à établir un consensus... »
www.umj.asso.fr

Le groupe Masque de Vernon Reid au New Morning. Le rock noir brille sous le masque du jazz comme une parure magique. Premier set avec le répertoire partisan de "Mistaken Identity" et second set explosif avec la musique du nouveau disque "Other True Self" (chez Nocturne). Toujours Hank Schroy : basse et Leon Gruenbaum : interface-clavier, nouveau batteur : Don McKenzie. Vernon Reid décolle en vertical avec un masque vénitien à la pointe de sa guitare électrique. Le quinquagénaire déchire à mort le déguisement des faux-semblants. L'oracle musical électrifie les fétiches de l'espace-temps.

Cérémonie des Césars au théâtre du Châtelet. Partout des flics. Les intermittents du spectacle manifestent au milieu de la place à l'appel de la CGT et de la coordination des précaires et intermittents IDF. Des berlines de luxe bien briquées, des taxis et une 2CV rouge larguent les stars en grande tenues. Les vedettes, sous la huée des manifestants, courent sur le tapis rouge pour pénétrer dare-dare dans le théâtre. « On ne t'a pas reconnu ! pas de cinéma sans intermittents ! » Champ contre champ. D'un côté, les intermittents invités bien au chaud dans le théâtre et de l'autre, les intermittents dans le froid glacial hurlant contre le pourrissement des négociations. Le torchon brûle. Quelques touristes japonais s'enfuient, affolés.

Des partisans infiltrés à l'intérieur du théâtre retardent la cérémonie d'une demi plombe. J'ai la rage métaphysique de l'intermittent au moment du penalty : ai-je encore du talent, des gigs ? Je fonce chez moi voir la fin des Césars à la télé. Derrière les salamalecs d'usage, le malaise est évident à chaque image. Laurent Quaglio, (César du meilleur son) déclare avec une justesse stupéfiante « ...de temps en temps, je téléphone à des collègues et amis dont j'admire le fantastique travail. Ils s'inscrivent au RMI... »

Chaque mois de grands musiciens disparaissent de notre planète. Adieu Elton Dean, saxophoniste inoubliable de Soft Machine. Je me souviens du double album III. Third était comme la troisième réplique du séisme esthétique créé par John Coltrane, chamboulant aussi la terre du rock & roll. Adieu Henri Guedon, percussionniste, peintre, sculpteur, inventeur hyperactif et Cosmo Zoukeur d'Aubervilliers. On dansait toute la nuit ... Adieu Ray Baretto, le prince de NY. Adieu Nam June Paik, le musicien Fluxus de l'image électronique. Un pur génie ! Je me souviens de son drapeau français, Tricolor Video, exprimé par 384 moniteurs vidéo à Beaubourg en 1982. Adieu Anna Marly auteur de la musique du "Chant des

Partisans”, l’hymne de la Résistance, marmonné sourdement, sifflé ou chanté comme une prière : cette foutue terre de France sera toujours une putain de terre de liberté ! Salut, partisans et partisans.

Jazz à Paris (Remix-toi !)

Jazz à Paris. Ras l’bitume, sous les pavés le jazz. La crise s’installe. Déclat, même les majors produisent des œuvres majeures. Après la réédition du fond de catalogue “Jazz in Paris”, Universal sort “Jazz in Paris remixed”, un DVD créatif et vénérable établit sur des remix du jazz hard bop existentialiste (sorti en CD). Ambiance : pas une âme qui vive, solitude, la ville est vidée de ses habitants. Explosion nucléaire fatale ? Ou bien est-ce la vie grouillante, les gens sont tous, sans exception invisibles, en train de baiser au fond de leurs pieux, enfants couchés et flics évaporés. Remix-toi ! Ou bien est-ce une vision des ondes sonores : non seulement les murs ont des oreilles, mais les instruments de musique ont des yeux, à la place des ouïes, pour voir la ville dans laquelle ils résonnent pendant que les musiciens se jouent d’eux.

Remix à Paris. Le nom du vidéaste est écrit en tout petit : Antoine Carlier. Il a tourné les images vidéo, désaturées en noir et blanc et construit le film sur les remix de Nicolas Repac, Audetat, Yvinek, VV, Jeff Sharel, Pole, Art Konik, Chris Bowden, Soy Bean, Mobile in Motion. L’absence d’êtres humains dans le regard du réalisateur autorise le spectateur à peupler la ville de ses propres spectres. Dans les années 50, à Saint Germain des Près, les tenants du jazz Nouvelle-Orléans et ceux du Be-Bop se foutaient sur la gueule à coup de gags super drôles et d’injures (lire les chroniques de jazz de Boris Vian). Pour moi, Paris est à coup sûr la ville éternelle du free jazz des années 70, free absent des remix. Mais cette vidéo est en substance une sorte de chorus d’image free jazz dont la forme est incontrôlable (accélération brutale, ascension quasi mystique, descente style grand huit, expérience et hallucination).

Paname à Paris. Ripons le blues électronique de l’absence dans l’image. Je tchathe en jargon tourné céfran propre sur moi. “Slam parle !” à l’Atelier du Plateau. Séance organisée par Dgiz. Chaque individu présent peut prendre la

parole. Il suffit de s’inscrire avant le set. Une bande d’handicapés moteur met le feu à la salle, avec seulement quelques mots et des bêgalements. Émotion terrible. Dgiz les accompagne dans une scansion pulsée avec la bouche ou avec sa contrebasse. Des jeunes en pleine forme dansent et improvisent des textes. Des vieux, comme moi, se pointent avec des textes déjà écrit. Assis à une petite table, Dgiz dirige tous ces gens disparates avec maestria. De temps en temps il balance quelques tirades d’une justesse décoiffante C’est le pied d’entendre notre langue en pieds libres black-blanc-beur, avec rimes féminines et masculines dans le désordre de la vie.

Métissages à Paris. La Cité de la musique est dédiée à toutes les musiques contemporaines. Dernier soir jazz Raga : l’Indien Trilok Gurtu, tablas et percussions en duo avec l’Anglais Dave Holland, contrebasse. C’était comment dire, beau et impressionnant : la rencontre de deux méthodes musicales pour toucher le mythe du jazz, pour atteindre la pureté d’un instant à la fois en place et en mouvement. À noter entre autres compositions passionnantes, une pièce dédiée au batteur Ed Blackwell : un concentré d’histoire du groove du style Nouvelle-Orléans jusqu’au Free Jazz. Les mesures à 4/4 sont incrustées dans le cycle à 16 temps indien Tintal. La forme reste clairement celle du jazz avec des ponts au zénith de l’orient.

Dieu à l’Olympia. J’suis sur le cul. “Remember Shakti” : John McLaughlin (guitare électrique) avec son ami Zakir Hussain (tablas) et les bouleversant jeunes nouveaux V. Selganes (percussions), U. Srinivas (mandoline électrique) et Shankar Mahadevan (chant). McLaughlin est le premier jazzman Britannique mutant en musicien Indien. Il y a 30 ans, il était l’as du jazz fusion, maintenant il est le maître de la diffusion, celle de la musique indienne du nouveau siècle. La fusion réside juste dans l’emploi de cordes électriques et de quelques riffs en demi-teinte rock. Leur musique est fondée sur la modernisation radicale des formes indiennes classiques : des cycles rythmiques dans lesquels on s’enferme à 8, 12 ou 16 temps pour improviser jusqu’à l’arrivée de l’illumination spirituelle. Quête de liberté dans la contrainte du temps, du siècle. L’artiste devient divin, l’auditeur est transporté de joie dans l’accomplissement de l’écoute. Zakir Hussain transforme les percussions en onomatopées scat futuriste. Son jeu est de toute beauté, sa conscience du temps, même le plus infime, le conduit à un humour dévastateur. Imaginez Chico Marx parlant d’amour à une divinité féminine munie de douze splendides jambes et bras.

Standing ovation. Je rentre chez moi sous la pluie de Paris. Je marche sur l'eau, mes pieds ne touchent plus le trottoir.

Musique expérimentale

Quesse tu veux entendre ? Il faut connaître sur le bout des doigts les musiques du passé, pour ne pas imiter ou re-inventer ce qui a déjà été joué mille fois. Par exemple : "Ascenseur pour l'échafaud", faut-il monter ou descendre ? En conséquence l'acte musical est un choix difficile, une expérience mentale extrême. Les éditions Allia sortent à tour de bras des bonnes traductions de livres sur la musique du siècle passé. « Experimental Music, Cage et au-delà » de Michael Nyman publiée en 1974 recense les nombreuses trouvailles conceptuelles de ces années bouillonnantes. Variables sonores non contrôlées, Ready Made musicaux, absence de limites, minimalisme et indétermination, nouvelles tonalités, systèmes électroniques, dialectique de l'ennui et de l'exaltation, spéculation sur la durée du son comparable à celle du silence. Réflexion sur le sens de ce que l'on joue. Ces expérimentations sont parallèles et contemporaines à celles du free jazz.

Keski se passe ? Pas de lumière, c'est toi Jim ? « Les Portes », installation interactive de Jean-Jacques Birgé et Nicolas Clauss dans le cadre du festival Nemo. On pénètre dans la pénombre : trois portes au centre de la pièce. Le visiteur saisit une poignée et ouvre sur une giclée d'images et de sons. Expérience mentale. Perception Jérôme Bosch technoïde. Sensualité de corps dénudés sur écran écaillé, détails de la vie, yeux clignotants, mains agitées à la surface de l'écran de velours vidéo. Voix chaude et saccadée de la chanteuse Pascale Labbé. La poignée de porte se comporte comme un joystick et commande les changements du dispositif suivant sa position. Belle âme : ouvre-toi !

La chanteuse Claudia Solal et le saxo soprano et baryton Jean-Charles Richard aux 7 Lézards. Expérience mentale, ils cherchent tous azimuts. Improvisations, musique écrite et scories de jazz. Gorgée d'harmoniques à la manière de feu Annick Nozati. Pas de romantisme, ils ne touchent pas le cœur mais direct les osselets de l'oreille. Ils causent aux neurones de l'auditeur. La voix possède une texture presque synthétique,

tout en restant chaleureuse. Modestie d'une technique prodigieuse mise au service de la seule expression. Ni bluff, ni guimauve. En fin de set, le contrebassiste Peter Herbert les rejoint avec une pulsation bien grave, pour atterrir en douceur au bar, (verre servit par le souriant saxo Dominique Fitte-Duval, le gars de l'orchestre bbojazz.com).

Aimes-tu ma musique lecteur ? Quesse tu veux dire ? Pourquoi j'écris cette chronique ? Pour tuer le temps, mais c'est le temps qui me tue. Note bien, une fois pour toutes, que je ne suis pas journaliste mais musicien, à mon corps défendant. Saxo-fun : c'est moi ! Je reviens de dépression comme d'autres rentrent de vacances. « *Le doute est comme une blessure* » dit avec justesse le footballeur Alessandro Del Piero. La vie d'artiste est cruelle : tout n'est pas dans tout (et inversement). Tu n'es pas venu écouter mon « Ring Sax Modulator » ! Normal, le concert n'était annoncé nulle part. Une fois de plus, tout était organisé n'importe comment, le bouche-à-oreille était mal numérisé. La musique était très belle, très mentale, très expérimentale.

Coup de fil de mon vieil ami, le poète sonore Julien Blaine : le disque « Bye-bye la Perf » que nous avons réalisé en duo vient de sortir d'usine (sur le label DCC du poète André Robèr), voilà, c'est superbe... Ce disque résume 20 ans de collaboration, il sera peut-être distribué, peut-être pas. Maintenant Julien arrête les performances. Il se jetait comme un taureau invincible et génial dans l'arène du langage. « *La performance c'est un corps dans un espace et c'est un son dans un corps, ce son est celui de mon corps ou celui de cet espace, c'est un son de nature : voix, viande, etc. Puis c'est un geste du corps et un mouvement de cet espace...* »

« Hello goodbye Mister Bailey » aux Instants Chavirés. Hommage organisé par la contrebassiste Joëlle Léandre. Elle jouait souvent avec Derek. Elle fixe les règles aux 23 musiciens participants. Le nom des musiciens est tiré au sort pour composer les groupes. Total 15 groupes et 15 improvisations. Ce tirage sera pertinent dans ses résultats objectifs. La méthode relève du style Experimental Music de John Cage interrogeant le Yi-King pour gouverner une action musicale. Chaque décision répond à une autre question : Bailey aurait-il aimé ? Les enchaînements sont rapides. Tout fonctionne comme sur des roulettes. Chaque groupe offre une couleur différente, émouvante, brillante, drôle, énergique. Respect maximum pour cette soirée, Joëlle ! L'influence incontournable de Derek Bailey se mesure aux nombreux hommages organisés à travers le monde.

Michel, Gilbert, Tito et les autres...

Mon blaze : détective privé à l'agence « *Nous travaillons pour Dieu* » des Blues Brothers, petits blancs teigneux, lunettes, galures et costard noirs. La Grande Faucheuse, une gonzeuse, tous appâts déployés, m'a chargée de retrouver Albert « *Love Cry* » Ayler. Il est encore vivant. Des gens prétendent l'avoir vu traîner ici ou là. Il souffle la pluie et le beau temps sur l'air de classique, rock et free jazz c'est kif-kif. Bien sûr, je baratine. « *Comme souvent lorsqu'on parle de musique, nous ne disons pas exactement ce que nous souhaitons dire, ou ne pensons pas ce que nous disons. Ou autrement dit, dès que nous essayons de parler de musique, c'est comme si nous finissions par changer de sujet.* » Musique, une très brève introduction de Nicholas Cook chez Allia. Je te conseille cette lecture, quand tu auras les doigts de pied en éventail sur la plage (ou sans une thune, chez toi).

Jubilé Michel Portal à l'Olympia. La présentatrice lance la soirée en assurant que Michel est un agent double, voir triple dans le monde secret de la musique. James Bond en concert, armé de sa clarinette « Selmer » avec barillet et clé de 12 automatique. Il est accompagné par Michel Dalberto, Laurent Korcia, Henri Demarquette et Paul Meyer. Acte 1 : Mendelssohn, Brahms et Mozart, une oeuvre contemporaine de Mantovani et une oeuvre majeure de Bela Bartok : « *Contrastes pour clarinette violon et piano* ». Très beau. Cérémonial classique et tutti quanti.

Acte 2 : le pianiste Jacky Terrasson joue quelques citations de Bartok pour introduire au pur inconnu de l'improvisation. Emotion sans faille. Portal joue de la clarinette basse, l'homme retrace son parcours, comme s'il nous racontait l'histoire de sa vie. Il précise son propos avec le bandonéon : amour impossible, joie et tristesse. Duo avec le formidable percussionniste Mino Cinelu « *Je jubile quand il y a un jubilé* ». Discret et attentif à son ami. Précision rythmique, économie de moyens. Soudain Michel Portal semble envahi par le doute dévastateur. Le basque crée des digues pour contenir le raz-de-marée de l'incontrôlable spectre du Free Jazz toujours présent, et c'est tant mieux. La méthode classique tatoue la singularité de son désir. Entrée en scène de Laurent Garnier aux platines. Va-t-il se faire empailler comme un épouvantail pour vieux ? Pas du tout. Électronique toute en douceur. Il avance

par petite touche un final bien senti, élégant et joyeux. Michel aura joué merveilleusement pendant 3 bonnes heures. Bravo, respect maximum Monsieur Portal. Fin du jubilé. Dehors les supporters de Barcelone hurlent de joie et les Anglais d'Arsenal tirent une gueule de dix pieds de long.

Festival « *Arrivée d'Air Chaud* » au New Morning. Le trompettiste, chanteur et chef d'orchestre Ernesto « *Tito* » Puente, le Tito d'Amérique Latine, fédère des instrumentistes afro cubains et français dans un Big band épatant. Un : je t'aime un peu moins, deux : je ne t'aime plus, change de pieds, trois : je t'aime toujours et quatre : je t'aime à la folie. Salsa avec mur de cuivre surpuissant, comme des riffs de guitare punk, pour danser jusqu'à épuisement. Le lendemain : Gilbert Pounia, poète électrique, cheveux noirs, allure hirsute, chanteur et guitariste de génie, le vrai Bob Dylan du Maloya, fait rimer France avec souffrance. En 1979 (date charnière), Gilbert Pounia fonde Ziskakan, collectif de militants, d'artistes et d'intellectuels pour défendre la culture et l'héritage créole à La Réunion. Le groupe de ce soir, presque entièrement renouvelé, en est la survivance vivace. Chaque concert de Ziskakan chauffe le public au-delà du concevable. La musique est très créative : énergie, révolte et allégresse ; pop rock créole explosif, mélange subversif des musiques de l'Océan Indien et de la poésie actuelle. "*Maloya i kas zorey groblan*".

« *Télérama Dub Festival* » au Glaz'Art. Adrian Sherwood mixe en deuxième partie. Son ami, le multi-instrumentiste anglais, Mickael Wadada, joue le premier set avec son collectif de musiciens Suns of Arqa. En 1979, durant un voyage en Jamaïque, Wadada eut la révélation : reggae et raga indien se complètent comme masculin et féminin, yin & yang. La musique de Suns of Arqa ressemble à La Colonne de l'Infini du sculpteur Brancusi, une cellule rythmique répétée jusqu'au ciel. Le Tala (métrique indienne) s'inscrit au double du tempo de la pulsation reggae, superposé à des drones électroniques. L'orchestre est composé de musiciens différents suivant les lieux et situations. Ce soir : Thierry Negro (basse hypnotique), Michel Guay (cithare), Franck Céleste (batterie), Shyamal Maitra (tablas), plus le fantastique chanteur jamaïcain, Stix Dan, présent au milieu du set. Il improvise ses textes parlé chanté, en un mot « *toasté* ». Des jeunes femmes, nombril dénudé dansent devant son nez. Il se tient immobile sur sa chaise roulante, à quelques centimètres du public pris par la transe. Il salue, comme une prière : « *One Love* », nom d'extase décisive, rivée à l'urgence.

Adieu Rufus !

L'équipe de France évolue en Finale de Coupe du Monde de foot contre l'Italie. Bien, très bien ! C'est du jeu (sublime, ignoble, génial, tout à fait comme le jazz !) C'est tellement fort que tu es tenté de trouver des corrélations politiques ou philosophiques. Mais le foot, pas plus que la musique, ne changera le monde. C'est du jeu, du sport ou de l'art. Ce jeu nous informe et nous émeu sur l'infinie complexité de l'être humain. Bref, le mec Materazzi provoque et insulte Zinédine Zidane. Cette fois ça suffit ! ZZ lui balance un magistral COUP DE BOULE. En conséquence, il est expulsé du terrain à la cent dixième minute. Carton rouge.

ZZ veut faire connaître l'envers du décor au milliard de téléspectateurs, présent en direct (dont tu es partie intégrante). ZZ ne sacrifiera pas son honneur d'homme pour une image de vainqueur. Tant pis pour la Coupe (en chocolat), le baratin des sponsors et la joie des citoyens. Le provocateur gagne. L'homme offensé perd. Accrochez-vous : symboliquement nous sommes tous provocateurs du chaos de notre société au même titre que les jeunes gens violents des banlieues sont offensés par la misère. Et puis seules les équipes du Brésil et de France (en quart de finale) se sont présentés ensemble, sur le stade, avec une gigantesque banderole : « SAY NO TO RACISM ! »

As-tu déjà lu un arrêté de reconduite à la frontière de notre doux pays ? En-tête : AU NOM DU PEUPLE FRANÇAIS. Fout-le camp, avec justifications et baratin sur le respect des droits de l'homme, notifié par le magistrat délégué du Tribunal Administratif. Même de très importants jazzmen américains, installés à Paris depuis des décennies se retrouvent aux prises avec les autorités.

« ... est-ce que réellement on change la vie politique en faisant la musique que l'on fait ? Mais non. On croit le faire, mais on touche seulement les personnes qui tendent déjà vers ça. » Benoît Delbecq dans le numéro 2 du magazine Sextant (www.sextant-revue.fr) consacré à la sortie du nouveau et réjouissant disque d'Ambitronix en duo avec son pote Steve Arguelles (9volts trippin' chez Plush).

Un week-end à « l'Union des Musiciens de Jazz » pour découvrir le SOUND PAINTING. François Janneau était le représentant du « jazz

officiel » français. Pour se dédouaner de cette époque révolue, il est devenu le dynamique activiste du « Sound Painting », un formidable système de composition improvisée inventé à la fin des années 80 par le new-yorkais Walter Thomson (un ami d'Anthony Braxton).

Contrairement aux démarches similaires de Burnt Sugar, Butch Morris ou Barry Guy, le « Sound Painting » se joue sans la présence de l'inventeur. La musique résultante est malléable et imprévisible suivant la tradition culturelle des participants.

Ce système d'environ 750 signes (imaginés avec un sens pratique typiquement américain) commande aux instrumentistes de l'orchestre le choix d'une action sonore. Chaque geste, concis et fonctionnel du PEINTRE EN SONS fait songer aux signes d'arbitrage du rugby, à l'alphabet des sourds-muets ou à la symbolique des ordinateurs. Le « Sound Painting » est un pont entre les arts (musique, théâtre, danse, graphisme). La démarche est féroce, optimiste et amusante. L'orchestre résonne du mouvement des palettes et projection de couleurs, des coulures, des aplats, des collages de citations, des rythmes, des formes etc. Le « Sound Painting » est une musique novatrice tout à fait représentative de notre époque. (www.soundpainting.com)

Le « sonneur » de cornemuse Rufus Harley est décédé le 2 août. Petit à petit les géants du jazz tirent leur révérence et foutent le camp. Je réécoute son génial et dernier disque sorti chez Philly Jazz l'année passée : SUSTAIN ! Le nom de Rufus Harley est historiquement lié à celui de Sonny Rollins (dans son époque la plus créative à mon sens, celle de Cutting Edge). Je me souviens. J'étais jeune et raide défoncé. J'étais parti écouter le groupe de Rollins à la salle Pleyel : énergie et puissance surhumaine. La cornemuse écossaise d'Harley donnait une dimension colossale à l'orchestre électrique de Rollins. J'étais KO debout : révélation, beauté. Au Moyen Âge les sonneurs de cornemuse et les tambours marchaient en tête des armées pour foutre une frousse terrible aux belligérants adverses. Rufus Harley était en quelque sorte à la tête d'un gang pacifique et informel dont le seul mot d'ordre était LOVE SUPREME. Rufus Harley était un des derniers soufflants à jouer l'EMOTION brute du blues, avec ce bourdon, ce continuum imperturbable qui donne un sens différent à chaque passage d'accords. ADIEU RUFUS !

L'application a quitté inopinément...

L'application a quitté inopinément... Du coup j'ai perdu la tête. Je voyage en virtuel par « BLUE TRAIN » jusqu'au terminus. Il y a 80 ans, John Coltrane naissait à HAMLET (Caroline du Nord). Essaie de te souvenir de ton premier contact avec sa musique. Etait-ce un concert ? un microsillon ? un CD ? un DVD ? un MP3 ? Souviens-toi des circonstances. Être ou ne pas être ? Ta vie a t-elle changée à cet instant ? Oui ! Ma vie aussi ! Souviens-toi du bouleversement de tes sentiments à cet instant précis. Je te propose un petit rendez-vous avec ta conscience, une ascèse de l'émotion. Top, c'est parti. Pas la peine d'écrire au journal pour donner la réponse.

L'application a quitté inopinément... John Coltrane était le plus grand saxophoniste ténor du vingtième siècle. Il s'était mis à jouer aussi du soprano en 1960 après avoir écouté Steve Lacy. Je me suis demandé si cette histoire est vraie. Elle est tout à fait confirmée dans un entretien réalisé par Alain Kirili, compilée dans un livre splendide et surpuissant de Jason Weiss : « Conversations » chez Duke University Press (en anglais). 34 interviews de Steve Lacy (échelonnée sur 45 ans) plus des documents et des photos. Je te parle de ces deux musiciens avec un total respect. John Coltrane avait transformé le « Jazz » en musique universelle. Steve Lacy avait transformé la musique « universelle » en présent instantané avec swing & poésie. Il nous donne les clefs pour saisir l'œuvre de Coltrane à l'heure de la « Toile » mondiale. Derrière ces deux génies, qui est-ce qui tourne comme un fou autour du piano, en devinant que le public sera exilé sur www.myspace.com en 2006 ? Thélonious « Sphere » Monk bien sûr !

L'application a quitté inopinément... Alors parlons des musiciens vivants. Quelle chance d'entendre Ornette Coleman à La Cité de la Musique avec Déonardo, son fils merveilleux à la batterie, Tony Falanga contrebasse et Al McLeod basse électrique. (Ouverture du Festival de jazz de La Villette). Le géant du saxophone alto est né seulement 4 ans après John Coltrane. Il incarne l'idée, belle, fragile et précieuse de liberté. Il est habillé d'un fringant costard orné de motifs colorés dans le style de Jackson Pollock. Ce concert résumait toute la carrière d'Ornette de « Free Jazz » à l'Pharmolodie en passant par l'écriture sophistiquée. Il saute sans transition d'une sonorité avec des nuances classique jusqu'au suraigu de l'ABSTRACTION LYRIQUE. La peinture devient substance musique. Parallélisme

des tonalités, changement imprévisible au milieu d'un temps devenu la mesure de l'espace, chromatisme généralisé. Le printemps, l'été, l'automne et l'hiver en une heure et demie sans entracte et sans entrave. Toutes les gradations des sentiments humains sont sublimées dans le kaléidoscope de son optimisme. Il dynamite le désespoir et le découragement d'une attaque staccato de l'anche et du bec. Il donne aux auditeurs l'esprit libre comme l'air. D'un vaste geste ultra-créatif et abstrait, Ornette nous transmet L'ETERNEL du jazz : l'expression particulière du rythme de notre époque transformée par la tradition du blues et la radicalité de l'improvisation. Il enflamme la Cité, standing ovation et comme d'habitude : Lonely Woman en rappel.

L'application a quitté inopinément... Chaque année je vais me pendre au PLACARD (Music for Headphones) et je t'en parle. Musique électronique, diffusée non-stop par casque pendant 72 heures. Chaque musicien joue une demi-heure sur du matériel ultrasophistiqué ou sur du matériel Lo-Fi comme des pianos-jouets à trois balles. Chaque participant vient d'horizons divers : musiciens technos ou électro, quelques jazzmen distingués, des plasticiens, des scientifiques, des chercheurs, des chanteurs pops, des punks destroys grunge agités du free trash en rupture de circuit, des rockers etc. L'événement organisé par Eric Minkkinen avait lieu cette année dans un squat du Nord de Paris. Ce rendez-vous est exaltant par la qualité expérimentale des musiques jouées et par une sorte d'utopie rejetant impitoyablement toute approche commerciale. Un certain Zimbo était venu spécialement de Berlin pour graver nuit et jour l'intégralité des performances en « Dub Plates » (des MICROSILLONS uniques en gravure directe). Des graphistes et des musiciens dessinaient les pochettes, uniques aussi. Les disques étaient vendus à pris coûtants. Ces 72 heures étaient diffusées en « streaming » sur Internet. Reproduction et diffusion musicale du passé au futur. www.leplacard.org.

Intérieur/extérieur

Dans les années 70, on parlait du couple tension/détente à propos du Free Jazz. J'aimais bien ce SLASH très dialectique, cette liaison entre deux mots antagonistes utilisée à tout bout de champs dans le discours critique. Ensuite il est devenu l'indispensable signalétique des adresses

Internet, le rendez-vous des surfeurs. Je te livre quelques réflexions éparses et sans prétentions sur 3 formidables concerts des « Black Rebels » du Festival de la Villette, plus 2 concerts « IN » Paris.

Intérieur/Extérieur. « The inside songs of Curtis Mayfield » de William Parker, avec Amira Baraka : voix, Leena Conquest : danse, Lewis Barnes : trompette, Darryl Foster : saxophone, Dave Burell : piano et Hamid Drake : batterie. Le pouvoir des mots attaque le cloaque des médias, la musique retourne toute situation négative en espoir. L'immense théoricien Baraka, (devenu poète sur les traces pacifiques de Martin Luther King) détourne le vendeur de dope, le « Pusherman » de Mayfield en Président des USA. Musique terrible : la vie est plus forte que tout. Luxe et misère à l'intérieur et à l'extérieur du système mondial. Tout est résumé dans trois mots : qui est qui ? Musique bouleversante. WHO + WHO ?

Déconstruction/Construction. « Hip Hop déconstruction » par Yvinek : basse & platines, avec Dgiz : splendide voix slam, Benoît Delbecq : claviers, drum & bass station, Steve Arguelles : batterie, Michel Benita : basse, Sylvain Rifflet : saxo ténor avec harmoniseur. Crash subtil entre la tendance « ambient music » de l'orchestre et le discours engagé de Dgiz. Confort d'un rythme bien balancé et inconfort des imprécations de Dgiz contre notre monde pourri. Ce concert pose d'emblée l'obligation de reconstruire notre vie, notre musique, notre façon d'être, et de lutter contre le désastre menaçant.

Blues un jour/Toujours. « Tribute to Jimmy Hendrix » par le World Saxophone 4. David Murray, Oliver Lake, Hamiet Bluiett, Tony Kofie : saxophones, plus Craig Harris : trombone, l'imparable et souriant Jamaaladeen Tacuma basse et Gen Lake batterie. Fidèle ou pas à la musique de Jimmy ? Revivre et rejouer LA DEMESURE de l'existence composée par le plus grand guitariste du siècle passé. Déchirement, crucifixion pour toi mon amour, mon frère. J'ai tellement pris mon pied à écouter ce concert que je suis incapable d'analyser un truc cohérent.

Après la guerre/Remix au Voûtes 75013. « Belgradeyard Sound System » par un collectif de jeunes Serbes : Ivan Antic : basse, Jamal Al Kiswani : saxo ténor, Andreja Miric : vidéo manipulations, Goran Simonoski et Relja Bobic : électronique sur ordi piloté par des interfaces audio. Set très énergique dans le style du « Matching Gun » brotzmanien revisité en Ambient/Jazz/Free/Punk/Electro. On ressent

très fort le cauchemar d'ex-adolescents dans un pays vaincu. Leur musique semble comme une douloureuse et jouissive libération.

L'un/L'autre. Difficile d'être juge et partie. Rien de mieux que mon ami Benoît Delbecq pour rédiger la chronique du concert de Djeour Cissokho où je jouais avec Ousseynou Diouf, Lamine Touré : percussions, Ablaye Kane : guitare, Ignass Fofana : basse. Voilà, à partir d'ici : C'est Benoît qui raconte.

L'ami Etienne annonce pudiquement par mail groupé qu'il est invité à jouer avec l'orchestre du Sénégalais Djeour Cissokho, griot. Il dit qu'il a le trac. Je m'y rend. Une partie de l'illustre famille Cissokho est là (à lire absolument: "Soundioulou Cissokho, roi de la Kora", de Josée Lapeyrière, Editions Allaké). Djeour attaque la fête des oreilles. Le son est fantastique : les deux koras entament leur savant tissage. Au jeu du qui-joue-quoi, je lâche vite prise, et m'enivre de cette-musique-qui-contient-toutes-les-musiques-du-monde. Je ne comprend pas le wolof, mais expérimente l'illusion d'être polyglotte. Un tutti rythmique magicien envoûte la salle. Etienne plonge dans les motifs et figures superposés, y coud des petits motifs mélodiques. Il est totalement emporté dans l'harmonologique fierté de cette majestueuse musique, et laisse parfois échapper, de belles phrases au son tranché (une jouée pour trois pensées, émouvante économie). Une sorte de Prime Time des origines du monde au Satellite Café 75011. Intense beauté. Le ciselage de cette musique est doux et savant à la fois. Plus tard, les chants et danses des femmes feront monter encore la plénitude. Comment dire « ESPRYTHME » ?

Itinéraire bis

Itinéraire bis vers l'oubli : le trompettiste Adolf Rosner dit, Ady, Eddy, Edouard, Ignatievitch, Jack ou Itz'hak, né en 1910 à Berlin. Il débute avec les Weintraubs Syncopators et participe à la musique du film l'Ange Bleu. Satchmo le considérait comme son double et Duke comme son égal. L'émouvant livre RED JAZZ de Natalia Sazonova chez Parangon retrace sa vie. Il joue à Varsovie quand les nazis envahissent la Pologne. Il se présente comme allemand à la Gestapo et s'engage illico dans la Wehrmacht. Déguisé avec l'uniforme de sous-officier, il pique une voiture et fonce à tombeau ouvert avec femme, belle mère et musiciens vers

la frontière russe. Il fonde l'Orchestre National de jazz de Biélorussie. « *Le communisme c'était le jazz plus les soviets* ». Il est convoqué pour jouer dans une salle occupée par un seul auditeur caché dans l'ombre : Staline ! Trompette d'or d'Union Soviétique, il crée des tubes jusqu'en 1946 où le mot JAZZ est interdit. Déporté pendant 10 ans à La Kolyma en Sibérie il crée le GOULAG BAND. « *Survivre même quand on est déjà mort* ». Réhabilité, il popularise Saint Louis Blues, Caravan, etc. Il finit par obtenir un visa pour retourner à Berlin où il meurt dans l'amertume, l'oubli et la pauvreté. Ses 78 tours sont à rééditer d'urgence.

Itinéraire bis : la chaleur se déplace d'un corps chaud vers un corps froid. Le trio allemand de « Maxwells Dämon » improvise l'entropie fantaisiste de particules acoustiques brûlantes transformées par des machines électroniques froides par nature. Ulrich Böttcher : percussions, Uwe Buhrdorf : clarinette, Ulrich Phillip : contrebasse exorcisent le « Démon de Maxwell ». Ils esthétisent la chaleur des molécules sonores HOT changées en COLD par la porte minimaliste et créative du concert. Le public du « Festival des Musiques Insolentes » de Lorgues (au cœur du massif des Maures) est fasciné par l'expérience.

Itinéraire bis : Mon ami poète Julien Blaine et moi assurions la première partie du « Démon ». Mini tournée qui nous conduit d'un concert à Dunkerque organisé par les jeunes gens de « Rock'n'Roll Charity Hospital » jusqu'à « la Caravelle » charmante boîte de jazz donnant sur le vieux port de Marseille avec Richard Léandre à la contrebasse. Le poète ne fait plus de performances physiques. Son corps reste assis peinard, comme tout un chacun. Il utilise juste sa belle voix tonitruante pour déclarer ses « Actions ». Je l'accompagne au saxo alto plus électronique. Je découvre l'expérience de la panne d'ordinateur en plein milieu du concert. Stop. Soudainement la salle écoute « 4'33" » de John Cage, le cri du silence pendant que je recharge l'Operating System. Et puis c'est reparti, splendide et merveilleux, le poète perce le secret de la flèche du temps.

Itinéraire bis : « La Rotonde de Choc » Espace Jemmapes (75010). Je joue dans un groupe réuni à l'instigation de Jean Bordé, contrebassiste militant de l'improvisation, avec Dan Warburton, excellent violoniste et Claude Parle sublime champion toutes catégories de l'accordéon. Improvisation aux taquets. Des blocs d'émotion se déplacent comme les pièces d'un jeu gouverné par la transmission de pensée entre musicien. L'atome temporel séparé brutalement

de sa banalité ordinaire par le geste musical dégage une énergie explosive. Rétro vibrations de la révolution FREE.

Itinéraire bis : Baiser Salé (75001). Le groupe du bassiste Ignass Fofana avec Patrice Garnero : piano, Ablaye Kane : guitare, Pierre Mimran : saxo, Romain Vignaud : batterie. Musique en forme de masque Wolof dont une moitié serait en dur bois d'ébène traditionnel et l'autre en métal brossé rempli de circuits imprimés d'ordinateur programmé pour le futur. Ignass est un Marcus Miller sénégalais dont la démarche est évidemment inverse de celle de l'Américain. Il vient de la pure tradition africaine pour aller vers l'occident énervé et grinçant. De nombreux jeunes musiciens parisiens blancs et noirs suivent ce chemin d'un jazz empreint de joie et de gravité.

Et pour terminer sous le sapin, le livre « Pop Rock, un Itinéraire bis en 140 albums essentiels » de Philippe Robert chez « Le Mot et le Reste », premier tome de la longue et complexe saga des musiciens oubliés, punks allégés en décibels, musiciens over jazz, « *les déclassés, les illuminés, les intègres, les outsiders, les indifférents au système* ».

Please ! Please ! Please !

Please ! Please ! Please ! J'observe l'image d'une web cam installée en contre-plongée dans une rue de MEMPHIS (Tennessee). Sapins de Noël, lumières et voitures. J'ai une crise de schizofrénésie. J'me prends pour James Brown. Je postillonne sur l'écran de l'ordinateur. Je voudrais hurler, rugir, crier, pleurer, vociférer, brailler, aboyer, braire, gémir, geindre, m'égosiller, GUEULER, mugir, bramer, aboyer, glapir. Bon Dieu il faut que ça bouge cette année !

Please ! Please ! Please ! Tu ne regretteras pas de lire l'ouvrage « SWEET SOUL MUSIC : Rythme & Blues et rêve sudiste de liberté » de Peter Guralnick chez Allia. Un livre incontournable de 500 pages sur l'HISTOIRE de la musique de trois villes du sud profond des Etats-Unis : Memphis, Macon et Muscle Shoals. Des centaines d'interviews de musiciens de l'époque reconstituent la jeunesse et la genèse de cette musique imitées partout dans le monde. Des analyses d'une pertinence stupéfiante et des anecdotes incroyables. Sam Cooke : le précurseur assassiné dans un motel. Ray Charles en tournée. Le coiffeur d'Ottis Reading. Le flingue de Wilson

Picket. Le prédicateur et croque mort couronné Solomon Burke qui vendait des pop-corn au public et des sandwichs à ses musiciens. Aretha Franklin fille d'un pasteur et chanteur de gospel. Les sections rythmiques et les sections de cuivres maisons. Les Mar-keys puis les Bar-keys au début des disques Stax installés dans un vieux cinéma de Memphis. David Porter et Issac Hayes comme humbles fabricants de chansons, « *on l'avait découragé ne serait-ce que de songer à devenir lui-même chanteur* ». Le studio du label FAME monté au milieu de la cambrousse de Muscle Shoals. Le contrat de distribution, signé à l'arrache entre STAX et ATLANTIC qui dépouilla les premiers de la propriété de leurs « bandes masters ». Le début de James Brown comme cireur de chaussure puis comme vedette de la fierté noire : « *Il rampait sur le ventre en répétant 'please, please, please' - il a dû répéter please pendant à peu près 10 minutes* ».

Please !!!!!? Please ! Otis Reading est mort craché au cours d'une tempête, aux commandes de son petit avion personnel. Martin Luther King fut assassiné à Memphis en avril 1968. Ce fut terrible. De l'avis général plus rien ne fut plus comme avant. Le label Stax, laboratoire de la collaboration entre noirs et blancs implosa dans la confusion. Dann Penn : « *On ne savait rien sur rien avant que des noirs nous aient indiqué le bon chemin. Je n'aurais jamais rien appris si j'étais resté à écouter des blancs toute ma vie* »

!!!!!!?, Please !!!!!? « The Roots » au Bataclan. Groupe très populaire fondé en 1987 par le rappeur Black Thought et le batteur Questlove. Délire dans la salle, quelques personnes s'évanouissent. Leur musique est comme de la lave en fusion, voluptueuse, envahissante et inéluctable dans sa révolte mesurée. Refrain situé au début des morceaux et couplet raccourcis pour le public Français. Il faut s'accrocher pour comprendre les gerbes incandescentes de mots. La puissance du groupe est de jouer sur des instruments réels à l'opposé de la plupart des groupes Hip Hop branchés boîtes à rythme. Ils ajustent leurs compositions les unes dans les autres comme un « medley groove » joué avec de longues improvisations instrumentales. Ils démarrent binaire pour poursuivre en « shuffle ». On entend clairement un rock échevelé teinté de soul bouleversante. On entend les racines de la musique noire illustrée par un pendu, le logo de leur dernier disque « Game Theory ». Mes amis, nous sommes tous potentiellement LA CORDE AU COU, point d'exclamation et point d'interrogation extrait de leur premier disque.

Please ! Please ! Please ! Le 17 janvier c'est la fête de l'Art décrété unilatéralement par Robert Filliou. L'artiste avait inventé le principe d'équivalence : « *Bien fait égal mal fait égal pas fait* ». Équivalence redoutable et bien sentie. La musique est dans ta tête, tu en crève, tu en vis, tu joue bien, tu te plantes, tu te vends ou tu es nul en business : c'est égal ! Honnête, créatif, génie, escroc, faiseur, imitateur : « *Bien fait égal mal fait égal pas fait* ». Quoi qu'il arrive, un musicien doit rester humble et modeste. C'est promis, cette année je ne jouerai plus ni ne penserai binaire ! Bonne année ternaire !!!!!!!? (et même quaternaire).

Les micro-ondes

Quels sont les effets des CHAMPS MAGNETIQUES sur les méninges des contemporains ? Est-ce que les ondes invisibles empêchent d'écouter du jazz ? On voit des gens causer tout seul dans la rue, éclats de voix. Ils ont l'air barjots. Ils jactent à leur « phone » muni d'une oreillette, ils ont peur de se faire griller la toiture par les MICRO-ONDES. Ce sont les mêmes ondes (en 10000 fois moins puissantes), que celles des fours à micro-ondes pour réchauffer la malbouffe. Dans la gamme haute fréquence, on trouve aussi le wifi, les télécommandes, les téléphones fixes sans fil, les ondes HERTZIENNES (jadis nommées radios) et dans les basses fréquences, les alimentations de nos gadgets électro, les câbles haute tension, etc. Nous sommes transpercés et parasités sans arrêt par des ondes de toutes sortes sans parler des neutrinos provenant des étoiles ou du soleil.

Pour mettre en évidence les ondes qui nous entourent, Emmanuel Rébus montre comment parasiter une radio ordinaire, réglée sur ondes courtes, avec des objets électroniques de la vie de tous les jours. Allez sur la page : <http://hypatia.club.fr/PARAMIX.MP3> c'est bluffant ! D'ailleurs il joue dans le groupe « Diktat », un orchestre de dictaphones dédié à une esthétique du parasite, métaphore de la technologie, rejoignant la free music.

« *Évidemment, on en sait beaucoup plus aujourd'hui, parce qu'on a appris que c'était l'hémisphère droit qui gérait la musique. Par exemple, les gens qui ont subi des lésions cérébrales étendues au cerveau de l'hémisphère gauche, où se trouvent les centres du langage, sont encore capables de chanter les paroles d'une chanson alors qu'ils ne peuvent plus parler.* » Dernière conversation avant les étoiles de Philip K. Dick,

édition « l'Éclat ». Comment ça filtre dans la cafetière d'un type qui joue des chœurs appris par cœur ? Son citron gauche rentre en conflit avec le droit. Par contre l'improvisateur utilise une dialectique sophistiquée entre les deux parties de son bulbe : abstraction cardiaque d'un côté et sublimation de la danse de l'autre.

Je jouais près de Marseille. J'ai fait un détour pour suivre la conférence de Butch Morris à la nouvelle bibliothèque de l'Alcazar installée en lieu et place de l'ancien music-hall mythique où Yves Montand et Tino Rossi ont fait leurs débuts. Butch Morris présentait son idée de « CONDUCTION ». Il est resté 3 semaines au GRIM où il a travaillé avec des jeunes musiciens de la région pour préparer MARSEILLE SKYSCRAPER présenté à « Nuit d'Hiver » (dédié à feu Derek Bailey). Butch Morris dissout le concept de « styles ». Il compose et dirige l'inexplicable de la création collective improvisée. Le chef d'orchestre devient un métal hautement conducteur au passage de l'énergie et de l'interprétation spontanée. Il organise la forme par une signalétique d'environ 40 gestes abstraits. Il communique par télépathie la tradition du Free Jazz précipitée en musique contemporaine (disons post-spectrale pour simplifier). Curieusement la différence entre « Sound Painting » et « Conduction » recoupe la fracture entre jazz et free music.

- Allo ! Je suis au Batofar à la soirée « Electric Gypsyland » pour écouter Rico (de Faya Dub), il joue avec Smadj et DJ Klik. Il me plaît bien Klik, il balance un « style » romanichel hypertrophié avec le goût de la danse.

- Allo, à ton avis, où est le centre de l'émotion dans le ciboulot ?

- Il est peut-être à la place du cœur ou de l'âme ?

- Allo, formidable ! Je joue au VAC avec mon ami poète Julien Blaine et Richard Léandre « double bass ». Hier j'ai joué avec mon ami japonais Seki Kotero au Zorba de Belleville, shamisen et électronique tout azimut. Personne ! 10 euros à partager !

- Allo ! Les flics du quartier de la Goutte d'Or n'ont pas compris le festival « Nous sommes tous des Africains ». Du coup les cognes s'acharnent contre « l'Olympic Café » et le « Lavoir Moderne Parisien » (75018). Ils trouvent des prétextes idiots à une fermeture administrative ! Pétition sur www.rueleon.net

- Allo, je joue dans l'orchestre « Allalaké » de Djéour Cissokho à Arcueil (94). C'est sublime. J'suis sonné ! Je me suis cogné la tête en sortant des coulisses, tellement elles sont étroites. Les Sénégalais m'ont réappris à rire. Ils jouent la

sérénité et le Groove des ondes impalpables (jadis nommées ESPRITS).

Afro Blue*

*Chronique dédiée à la mémoire de Siegfried Kessler.

Dans le métro, tout le monde lit le même « gratuit ». Titre énorme : « *Un pas de plus vers la mort du CD !* ». Je tremble, je vais bientôt sortir mon disque : LOVE TRY ! avec Erick « Funka » Borelva et Thierry Negro. Je rencontre une fille, elle m'accuse d'emblée des vacheries de son amant. Je rencontre un musicien, il me tient responsable du mutisme des médias à son égard ! Je téléphone à un organisateur de concert : « *pour jouer, rappelez l'année prochaine !* » Je vais essayer de rester peinard sur ma planète pour éviter la poisse.

FELA, LE COMBATANT. Une biographie par Mabinuori Kayode Idowu chez « le Castor Astral ». L'hyper (activiste) Fela Anikulapo-Kuti faisait trembler les gouvernements du Nigeria et du continent africain. Le saxophoniste militait contre la misère. Il est le créateur de la seule utopie non sanglante du vingtième siècle : déclencher la révolution sociale par la musique ! Fela avait créé un parti politique pour se présenter aux élections, le MOP (mouvement du peuple). Il avait fondé la mini république de Kalakuta, nom de la prison de Lagos où il fût jeté. Son domicile fut incendié au cours d'un sauvage encerclement par l'armée (les zombies). Fela lutta de front contre le néo-colonialisme capitaliste. Il inventa l'AFRO BEAT mélange de jazz, de « highlife » et de traditions Yoruba pour populariser le « panafricanisme ». Ses orchestres d'une quarantaine de membres, « Afrika 70 » ou « Egypt 80 » comprenaient danseuses, choristes, énorme section de cuivres, basse cardiaque, tambours déchaînés. Style insurrectionnel et dansant. Depuis son décès en 1997, son fils Femi Anikulapo-Kuti perpétue l'œuvre de son père.

Le bien nommé vibraphoniste Alex Grillo présentait à l'Atelier du Plateau (75019) un splendide « L'AFRIQUE EST EN NOUS » avec le poète Daniel Biga, Didier Petit au violoncelle et Christian Sebille à l'ordinateur (logiciel Max/MSP). Les musiciens se risquent à dire et chanter les paroles de Biga : texte irréel et onirique. Le poète irradie la salle d'une sérénité méditerranéenne. « *La vie a commencé en Afrique, la vie finira là-bas.* » Un disque accompagne cette

collaboration entre musicien et poète
(www.cesare.fr).

Tu sais quoi ? J'ai rencontré des extra (terrestres) qui ne connaissaient pas le griot sénégalais Soundioulou Cissokho décédé en 1994. Ses fils, tous griots, sont partis de par le monde faire entendre la voix de la kora. J'ai croisé des ultras (terrestres) qui ne connaissaient pas le disque de Julie London « YOUR NUMBER PLEASE... », voix blanche à l'horizontale orchestrée par André Prévin. J'ai causé à des hyper (terrestres) n'ayant pas vu « Idlewild, Gangster Club » le film des musiciens d'Outkast sorti récemment dans une seule salle de Paris avec un son honteusement saboté. Nous vivons tous dans des cercles isolés et des planètes plus ou moins télévisées avec très peu de communication entre elles, malgré l'Internet.

Je me souviens d'une réédition en vinyle d'AFRO BLUE, la pochette reproduisait une carte de l'Afrique. Je me suis toujours demandé d'où venait le mysticisme musical de John Coltrane. Il vient de l'Afrique bien sûr ! (et de l'Inde vers la fin de sa vie). Les Dieux m'ont téléphoné (par voie spéciale non technologique) et m'ont dit en substance : « mon gars tu ne sais RIEN DE RIEN en musique ! ». J'ai eu du mal à l'accepter, mais au moins j'ai appris quelque chose. Ça soulage ! J'apprends à écouter autrement pour jouer minimaliste.

C'est fou comme Paris est toujours la plaque tournante des musiques africaines ! On rencontre des pléthores de musiciens formidables venant du continent aux 2000 langues. Quelques Français ont suivi les Africains. Un aventurier comme Jean-Jacques Avenel, le contrebassiste de Steve Lacy durant de longues années a commencé l'apprentissage de la kora (21 cordes) après avoir entendu, il y a 25 ans, au théâtre des Bouffes du Nord, les koristes Sidiki Diabaté et Batrou Sekou Kouyaté. Un griot n'a pas besoin de téléphone pour communiquer avec les vivants et les morts. Un griot peut être ici ou là, disparaître dans un trou noir spécial « temporel » et revenir. Un griot pénètre le cercle magique de la musique dans une inclusion Mandingue relative au monde actuel. « *Il disait : écouter la kora et en jouer n'est pas sans danger* ». Soundioulou Cissokho, Roi de la Kora, écrit par José Lapeyrère (zoom-zoom@freesurf.fr)

Quel est l'auteur de « Petite Fleur » ?

Quel est l'auteur de « Petite Fleur » ?

Réponse A : Chopin, B : Gershwin, C : Bechet, D : Wagner. Raté, tu ne palpe pas le POGNON ! Ne compte pas sur la télé, achète Jazzmag, au lieu de le feuilleter dans les kiosques ! Ce n'est pas le requiem du jazz français. Quelle sorte de sortilège bleu : ciel ? logiciel ? Royal ? outremer ? jazz ? funk ? Klein ? clair ? foncé ? Marie Bizarre ? Je mets un euro dans un Juke Box (l'ancêtre du paiement à la demande d'Internet) pour 3 disques dans un rad vieux style de Paris. Il faut taper 3 fois 4 chiffres pour avoir la bonne plage. Comme je suis déchiré, je me trompe de numéros et je me retrouve avec « La bohème » d'Aznavor à la place de « I Want You » de Marvin Gaye.

Je consulte au hasard www.drame.org/blog. C'est le BLOG très documenté de Jean-Jacques Birgé : liens, réflexions, informations sur la musique créative, le monde du jazz, le cinéma, etc. « *Internet constitue actuellement la plus colossale zone d'archives. Il sera nécessaire d'en faire des copies au fur et à mesure de l'émergence de nouveaux supports. Cette zone n'est pas à l'abri d'un immense incendie informatique. Le risque d'effacement est à la mesure de sa taille démente. Par la course folle de l'évolution des supports et leur fragilité, il est possible, voir probable, que notre époque sera un jour marquée par un trou de mémoire béant dans l'histoire de l'humanité. Déjà, la plus grande partie des œuvres multimédia ayant marqué la fin du XXe siècle sont devenues illisibles sur les nouveaux systèmes...* » Birgé est un défenseur acharné du disque sur support matériel CD ou vinyle. Je pense que l'avenir lui donnera raison.

Edition 50 de LA ROUE DE L'IMPROVISATION aux studios Campus de l'association « Terrain d'entente », présidée par Jean-François Pavros. Cet événement musical a lieu chaque dernier lundi du mois. La roue foraine tourne et détermine la nature du groupe (entre quintet et solo), elle tourne pour tirer au sort le 10 de carreau, la dame de cœur, l'as, le 9 de trèfle... Une carte à jouer est attribuée à chaque participant. « J'appelle la dame de pique », un musicien se pointe avec la carte idoine. Au bout de 8 minutes, les lumières se rallument : c'est fini, aux suivants. Le résultat musical est épatant. L'improvisation est excitante à travers des styles de jeu variés et des instrumentations atypiques. Seul le mécanisme de la roue (amplifié) est non-idiomatique dans sa sonorité granuleuse et abstraite. (<http://terrainentente.free.fr>).

Pierre Barouh à l'Européen (75017) pour la sortie de son nouveau disque « Daltonien » chez SARAVAH. Il se présente avec le trio du pianiste Jean-Pierre Mas : merveille de délicatesse mélodique, justesse et swing retenu (Sylvain Marc, basse et Jacques Mahieux, batterie). La couleur du trio est mélancolique. La voix de Pierre semble à la merci d'un souvenir. Une intense émotion étreint l'auditeur comme le sentiment d'un amour oublié. Virage en épingle à cheveux : le public ri de bon cœur et Pierre se lance dans le Karaoké de « Daltonien » enregistré au Japon avec sa fille Maïa, suivi par une chanson dédiée à Billy Holiday. Dans un rythme effréné, les invités de se succèdent avec chacun une chanson : Dominic Cravic, Eric Guilleton, Claire Elzière.

Le guitariste Camel Zekri présentait à Créteil (94) TRANS-DIWAN pour clôturer le Festival Sons d'Hiver. Zekri est un des plus importants musiciens actuels. Il connecte l'improvisation radicale avec les traditions de l'Afrique blanche et noire. Les musiciens arrivés, peu de jours avant le concert, d'Algérie du Maroc et de Tunisie, sont habillés en djelabba de cérémonie coiffé de chechilla et disposés en arc de cercle sur des tapis. Salah à la darbouka, Chadly, Lazhar et Ismail au gombri (luth à 3 cordes), Mohamed et Icham au quarkabou (sorte d'énormes castagnettes en métal). L'assemblée (Diwan) exprime le temps mystique et magique de la danse, une musique unique interprétée différemment dans chaque pays du Maghreb. Le particulier tend vers l'universel. Riad, le danseur joue le rôle féminin de la mythique « Arifa » sublimé dans le rythme binaire et ternaire superposé. À la fin, le public danse sur la scène en état de transe.

Replay ! Rejoue-moi SVP !

Replay ! Rejoue-moi SVP !
« Replay Marclay » : Exposition formidable de Christian Marclay au Musée de la Musique de Paris jusqu'au 24 juin (à ne rater sous aucun prétexte). SCRATCH, bruit des disques vinyles. L'exposition suit le sillon d'une relecture Punk et explosive de toutes les musiques. SCRATCH. L'homme scotche le jack d'une guitare électrique Fender avec du gaffeur. Ensuite il noue une corde au sillet du manche. Il accroche la corde à un « pick-up » Chevrolet immatriculé au Texas (à ne pas confondre avec un tourne-disque). L'homme allume l'ampli installé sur la plateforme de l'automobile. Il met le son à fond. Il essaye les

cordes à vide. Il monte dans la caisse. Il démarre et accélère en tirant la guitare rugissante à travers les petites routes de la cambrousse. « Guitarr Drag » est inspiré par le lynchage atroce d'un jeune noir traité comme cet instrument de musique. La caméra suit la guitare électrique traînée sur le macadam, déchirée, hurlante et agonisante sans retour en arrière possible.

Replay ! Rejoue-moi SVP ! « Crossfire » : Le spectateur est encerclé par 4 écrans vidéos diffusant les images d'une myriade de tireurs embusqués. Flash de lumière. Bang ! SCRATCH ! Tu es mort ! Le visiteur est la cible. Coup de feu, je songe à « Electronic Poetry » de Brion Gysin, réalisé dans les années 70 à partir d'un coup de pistolet recopié mainte et maintes fois sur bande magnétique. Les idées voyagent, évoluent et se transforment. « Vidéo Quartet » réalisé en 2002 est une Installation vidéo fascinante : diffusion simultanée de 4 sources indépendantes et parallèles. C'est la même démarche que B/Free/Bifteck en 1997. SCRATCH, je parle de mes oeuvres ? Non ! SCRATCH, Replay ! Côte à côte : 4 écrans vidéos et 4 strates de musique superposée. Montage ultrarapide. Images et musiques des héros du siècle passé : Monk, Monroe, Gillespie, les Marx, Dolphy, Rubinstein, Callas, Fitzgerald, Sinatra et des centaines d'autres. Cette superposition tout azimut donne une impression de voyage à travers le temps en « musique-fiction ».

Replay ! Rejoue-moi SVP ! « À l'improviste » : c'est le joli nom d'une émission de « France Musique ». Anne Montaron nous emmène à travers les ondes sur le chemin des musiciens improvisateurs. Elle s'est battue avec une belle énergie contre les menaces de suppression de son émission (pleins de gens ont signé la pétition de soutien organisée par le magazine en ligne www.citizenjazz.com). L'improvisation musicale est le laboratoire indispensable d'une radio de service publique. Elle permet de comprendre l'histoire de la musique, elle fédère les publics, elle exerce l'oreille, elle alerte les auditeurs. L'improvisation musicale bien adaptée à la radio possède une audience potentielle très importante. SCRATCH, ah, ah, nouveau gisement d'audience !

Replay ! Rejoue-moi SVP ! Je souffre d'une demi-surdité subite. Crépuscule de l'oreille interne. J'entends une sorte de bruit subjectif. Les aigus semblent passés à travers un « Ring Modulator » greffé dans mon oreille gauche. J'ai un traumatisme auditif entraîné par un shoot de décibel, en retour de scène. Cette aventure

affligeante arrive assez souvent à nombre de musiciens. L'écoute est tellement subjective et fragile ! Les organes, le système nerveux végétatif et le cortex auditif assurent la plasticité cérébrale. Finalement chacun entend ce qu'il veut ou ce qu'il peut. SCRATCH. Mon cœur fait SCRATCH.

Replay ! Rejoue-moi SVP ! Musicien avec une soucoupe Beethoven et une esgourde free jazz : je suis « top » mystique. Je risque d'être pathétique avec ma casquette de chroniqueur, témoin auriculaire et gratte-papier dur de la feuille. SCRATCH. En conséquence, je ne suis pas allé au concert de « Banlieues Bleues » à Bobigny. Pourtant, je me réjouissais de traîner mes entonnoirs à la soirée de « Spring Heel Jack » (allusion à l'hystérie collective devant l'apparition d'un diable ailé dans les rues de Londres en 1830). Ce duo « électro » invitait entre autres musiciens, le prodigieux batteur anglais Paul Lytton, figure historique de la musique improvisée anglaise. Affiche alléchante. SCRATCH, SCRATCH, SCRATCH.

L'oreille interne

J'ai l'oreille interne en déshérence, mon âme titube. Je suis allongé sur un brancard. La machine m'avale. Je suis enfermé dans un tube métallique, comme un hippocampe dans une éprouvette de science fiction : « Imagerie à Résonance Magnétique ». Le système génère un bruit répétitif et obsédant dans le bas médium, timbre de mitraillette ou de marteau piqueur, tempo lent, arrêt brutal. J'ai l'impression d'être mort. Changement de fréquence. J'ai les jetons. Bruit blanc, ondes triangulaires, pulse carré, ça tourne bizarre et pas rond. La médecine actuelle est très HIGH-TECH. On dirait un concert du Censor Band payé par la Sécurité Sociale. Ouf, finalement c'est pas grave.

La vie de musicien est une belle GALERE : déceptions, coups durs et coups du sort. Pour la sortie de LOVE TRY, nous étions invité à Nantes dans une nouvelle salle « l'Industrya » spécialisée dans le « hardcore gothique » et perdue au fin fond de la zone industrielle. Du coup le public était plutôt clairsemé. Il y a une gigantesque crise du GIG en même temps que celle du disque. J'en voulais à untel ou untel de m'ignorer, mais le problème ne réside plus dans la mauvaise volonté d'entrepreneurs de spectacles pris à leur propre piège. Le système culturel est complètement pourri et branlant. Tout part en couille. Le « temps

de cerveau disponible » est déjà vendu. La télévision a tout grignoté avec ses ondes grouillantes de termites télé-réalité. Que faire ? Pourquoi ne pas former une armée de télépathes pour pénétrer l'âme de nos concitoyens et les faire glisser « à l'insu de leur plein gré » vers la « Soul » musique et l'aventure de l'improvisation ?

Évidemment, un grand Dab télépathe néo-bolchevique conduirait à un désastre encore plus grand. La fin ne justifie pas les moyens. « *Je me disais : il lit dans mes pensées, ce con.* » Il faut arrêter de pomper le passé et inventer une musique majeure et populaire. « *Le silence va devenir ma langue maternelle.* » Citations du roman de Robert Silverberg « Poreille interne » (chez Folio). L'oreille interne est-elle le haut-parleur de l'âme, l'amplificateur de la conscience ou le lieu résiduel de la télépathie ? Elle est un liquide enfermé dans une coque pour traduire l'audition en impulsion électrique et informer le cerveau de l'équilibre de l'être.

Qui était Rosa Parks ? Une humble couturière noire qui refusa le 1er décembre 1955 de céder sa place assise à un blanc dans un bus de Montgomery (USA). Elle est arrêtée par les flics et condamnée. Son histoire déclencha le boycott, pendant un an, des bus de la ville. Le jeune Martin Luther King organise la protestation. C'était le début du Mouvement des Droits Civiques. Cette histoire est morale. Elle montre que l'on peut lutter dans la vie quotidienne et ne pas tout accepter comme acquis et définitif. « La femme noire qui refusa de se soumettre : Rosa Parks ». Un livre éducatif d'Eric Simard (chez Cadet) pour vos enfants à partir de 8 ans. Sans être de la musique, cette histoire est tellement liée à l'histoire du jazz !

« JAZZ », le roman de Toni Morrison (chez 10/18) pourrait être le sous-titrage d'un chœur de Louis Armstrong ou de Marie Lou Williams. La musique est purement et simplement transformée en mots. Ce texte est admirable et très pratique. La musique résonne directement du livre vers la tête du lecteur dans une partition télépathique : encre + papier + cerveau = musique. « *Le chasseur des chasseurs, voilà ce qu'il était. Pas plus malin que lui. M'a appris deux leçons qui m'ont servi toute ma vie. L'une, c'est le secret de la gentillesse des blancs – il faut qu'ils aient pitié de quelque chose avant de l'aimer. L'autre – bon, je l'ai oubliée.* »

Le décès du pianiste Andrew Hill m'a beaucoup affecté. Ses vieux vinyles des 60' m'avaient fait comprendre l'articulation entre jazz et free jazz. Musique sombre, angoissée et

splendide. Finalement j'avais entendu Monsieur Hill en concert à Banlieues Bleues en 2000 en duo avec le batteur Andrew Cyrille. C'était une musique tendue et puissante. « *Les têtes se tournent pour me voir tomber. Il fait noir et puis il fait clair. Je suis allongée sur un lit. Quelqu'un éponge la sueur de mon front, mais j'ai froid, tellement froid. Je vois des bouches remuer ; elles me disent toutes quelque chose que je n'entends pas.* » (Jazz)

Les virus, les images, les mots...

Tu n'imagines pas tout ce que l'on trouve dans un BEC et un BOCAL de saxophone. Au fil des semaines se coagule, à l'intérieur de l'instrument, une pâte épaisse et puante composée de bave mélangée avec des restes de bouffe, des microbes, des saloperies de toutes sortes. Ensuite le souffle du musicien traverse le corps du saxophone et se transforme en musique. Les microbes, les virus, les images, les mots... KIF-KIF, pareil, même nature. « *Un mot s'efforce d'attirer mon attention : photosynthèse, l'herbe germait, copulait, procréait, se multipliait sous mes yeux. J'avais dans la tête un microscope...* » Citation du fameux roman de Gil Scott-Heron écrit à l'âge de 20 ans « LE VAUTOUR » paru aux éditions de l'Olivier. Je retrouve dans ces pages le pur désespoir de ma jeunesse. Le monde me semblait entièrement mauvais, maintenant il me semble simplement opaque et incompréhensible.

« Screen Play » de Christian Marclay au Musée de la Musique. SCREEN PLAY est une vidéo de 29' projetée sur grand écran avec orchestre « live ». L'oeuvre est présentée 3 fois de suite avec 3 trios différents chargés d'improviser la bande son. Trio 1 : Elliott Sharp, guitare avec Hélène Breschand, harpe et Luca Bonvini, trombone. Trio 2 : Steve Beresford, électronique avec Paul Lovens, batterie et John Butcher, saxophones. Trio 3 : eRikm, platines avec Eric Maria-Couturier, violoncelle et Dalila Khatir, voix. L'attention se partage. La vidéo devient une partition abstraite. Les sonorités semblent contaminées par l'image. La musique sert de trompe-l'œil et l'on croit voir une vidéo différente à chaque passage de la même. La puissance de l'improvisation musicale démontre le caractère purement volatile et fugace de l'image.

Les « SOMNAMBULES » de Jean-Jacques Birgé, synthétiseurs, et Nicolas Clauss, images

(zinc franchouillard, sadomaso dans un univers immaculé, Bush Père et fils, bol d'air frais, montage politique, dessins d'enfants) au Triton des Lilas avec Éric Échampard, batterie (élégantes mélodies des TIMBRES, exaltantes déconstructions rythmiques) et votre chroniqueur favori (alto, électronique, cornemuse). La différence avec le projet de Christian Marclay réside dans l'interactivité des images. Le peintre modifie le visuel en fonction de la musique qui est elle-même jouée en suivant l'image pas à pas. Optique de la quadrature du cercle résout le temps d'un concert.

Birgé est un type discret, pas frimeur et très bon musicien. Il a juste eu le tort d'être toujours en avance sur son temps. Il avait imaginé dès 1976, avec « Un Drame Musical Instantané » des improvisations expérimentales jouées pendant la projection du film de Jean Vigo « À propos de Nice ». Personne n'avait fait ça depuis l'époque du cinéma muet. Il remplaçait le fameux couple tension-détente du free jazz par le couple infernal image et son immédiat. Ne zappez pas, c'est nous qui zappons !

Ce printemps, j'ai joué une nuit par semaine avec l'orchestre Allalagé (la main de Dieu en Mandingue) du griot Djéour Cissokho, à l'Astros, une boîte de nuit située derrière la place Clichy. Dans cet orchestre, je suis souvent à la ramasse, comme un touriste à moitié SOURD, perdu au milieu de la jungle polyrythmique. J'ai passé mon enfance dans l'arythmie du rubato romantique et dans la mélancolie de croches à durées plutôt variables. Le jazz vient d'Afrique, tout le monde le sait. Voyager par soi-même dans cette « Histoire » est une vue de l'esprit, une image. En vérité je n'ai pas encore réussi à jouer correctement le « mbalax », mais je compte bien y arriver bientôt.

Djéour Cissokho (voix et kora) mélange le « MBALAX » wolof à la sauce mandingue, le tout épicé du populaire « sabar » (à la fois tambour, musique et danse). Le tambour prononce à toute volée de courtes phrases appelées « bàkk », imitation des sonorités de phrases en langue wolof. La répétition rythmique est comparable à la répétition de motifs géométriques de la sculpture de l'ancienne Afrique. L'abstraction de la répétition mène la danse. De belles femmes en boubou surgissent sur le « dancefloor », la croupe suspendue aux battements saccadés des tambours. Elles ne tirent pas au cul question mouvement syncopé des flotteurs et du joufflu. Transe de la « Danse du ventilateur », ode au soleil de la « danse du climatiseur ».

Les fichiers font chier !

J'ai émigré sur My Space depuis 2 mois. J'avais de bonnes raisons de foutre le camp du monde réellement existant, et de celui du jazz en particulier. J'ai tout à fait régulièrement des nouvelles de la terre. Il paraît que le FNAC ne vendra plus de disques dans 3 ans ! Je ne sais si tu a l'intention de publier ou pas le texte que tu m'avais demandé sur les disques. Si c'est le cas, je voudrais rajouter le chapeau ci-dessous.

Maintenant, en cette année 2015, j'ai peur chaque jour d'entendre frapper sans ménagement à ma porte vers 5 heures du matin, comme dans les années 50 du siècle passé en Union Soviétique. Ce sont les mecs du « Service Après Vente » qui viennent t'arrêter parce que tu écoutes encore des vinyles, l'aiguille du pick-up excite les jalousies... Les arrestations ont commencé par les buveurs d'alcool, les fumeurs de tabac, d'herbe et maintenant ça continue ! Même les gens qui écoutent encore des CD sur des lecteurs non encore cassés peuvent être licencié de leur boulot et mis en marge de la société. Maintenant, pour écouter une musique, tu dois acheter 15 fois une licence, un vrai cauchemar. Chaque pas, chaque action, même la plus infime nécessite un mot de passe. Il faut mémoriser des codes à chaque fois différents. Tu dois débloquent sans cesse les autorisations automatiques du fichier. Le système ne t'autorise pas d'écouter 3 fois de suite Ali Farka Touré ou n'importe lequel de tes disques favoris. Tu es obligé d'utiliser la fonction « random » de ton logiciel et tu te tape Cécilia Sarkozy interprétant Lili Marlen. Ça ne fait que commencer ! Les putschistes ont bloqué tous les fichiers de musique populaire plus ou moins jouée par des « blacks ». Ils ont explosé les ordinateurs géants, les serveurs de jazz, funk, chanson etc.

Jusque vers 1995 environ, les gens me plaignaient : pauvre type, il écoute des microsillons, il n'a rien compris ! Seul un blaireau écoute encore des vinyles. Je ne voulais pas racheter une seconde fois les mêmes disques au format CD. Je n'ai pas mis les pieds chez un disquaire pendant dix ans. J'ai vécu sur mes réserves de vinyles. J'étais sur une île déserte. De toutes manières la moitié des disques que j'écoutais n'étaient pas réédités en cédé (free jazz, free music, folklore roumain produit par l'unique label de l'état communiste, musique

contemporaine des années 60 et Gogo music de Washington vite transformée en House). Et puis, du jour au lendemain écouter des vinyles devenait le summum du chic. J'étais très tendance. Viens chez moi écouter mon diamant grattant les sillons de vinyle noir.

Au format CD : j'écoutais surtout les disques de mes potes. Les disques de Prince, Parker, Ornette, Taylor, Curtis, Young, BB King, Coltrane, Mingus, Dolphy, Lacy, PIL, Père Ubu, Joy Division sonnaient bien mieux en vinyle que leurs rééditions 16 bits riquiqui de la fin des années 80. J'écoutais aussi des cassettes ! des bijoux et des raretés d'Inde du Nord. Le son était pâteux, mais avec le Dolby c'était meilleur que les Mp3.

Les DJ ne mixaient que des vinyles dans les boîtes de nuit. Les danseurs couraient acheter des CD en jurant que la modernité était numérique. En réalité, l'analogique délivre des courbes plus dynamiques que l'écrêtage et le crénelage numérique. Les basses sont plus cardiaques et les aigus moins métalliques. En 2004 Jérôme Poret et Guillaume Janot éditent « Sillon / Cover » chez label69.org. Cet objet d'art contemporain en forme de 33 tours est conçu avec une photo imitant la fameuse vache des Pink Floyd de « Atom Heart Mother ». Le vinyle est gravé sur une seule face, juste avec le silence de la galvanoplastie du studio DK Mastering à Paris. Craquements du vinyle, rien de plus. Quelques DJ l'utilisent à la manière de John Cage dans « Cartridge Music », ils secouent la tête du pick-up et tapent un rythme sur la platine qui amplifie le bruit ambiant de la salle en raclant.

La disparition éventuelle du disque fera suite à la disparition effective de la musique créative du commerce. Les musiciens créatifs pourront toujours vendre leur musique sur une clé USB décorée en porte-clé fantaisie. J'aime les disques. J'ai repris le chemin des disquaires à force de lire les articles enthousiastes de Fred Goaty sur des albums historiques. Merci m'sieur, moi aussi je veux l'écouter ! Un fichier Mp3 c'est comme un infect sandwich sous plastique comparé aux délices d'un album bien mitonné. J'aime ce souverain ravissement : tu mets un disque dans le tiroir du lecteur et tu te sers un verre avec tes amis. Les fichiers font chier ! Les « play » listes aussi avec leur 3 milliards de morceaux téléchargeables à la petite semaine. Les fichiers ne sont pas sexy avec leur allure de relevé de compte bancaire.

J'ai enregistré 2 vinyles et une douzaine de CD. Faire des disques m'a toujours posé des problèmes. C'est une sorte de drame intime. Je ne peux pas te filer le dernier, soit gentille de l'acheter ! Une copine se pointe dans une succursale du mastodonte culturel et demande « Love Try » édité chez Saravah. « L-O-V-E-T-R » avec un « Y » à la fin. Le vendeur consulte l'ordi : « Oui, nous en avons 15 mais je ne sais pas où ils sont, revenez demain ! » Au bout d'un mois, l'ordi ordonne : « Virez-moi ce stock, ils ne se vendent pas ». Maintenant, c'est comme ça ! Etonnant, non ?

J'ai demandé à l'un des derniers disquaires indépendant : « Plastic Soul Records », cravate et sourire jovial, installé derrière la Bastille depuis 28 ans, comment il vivait la crise ? « Tout va bien ! Je vends les disques un peu moins cher qu'ailleurs ou au même prix. Je me consacre 24 heures sur 24 à mon métier. Les gens sont devenus exigeants, ils sont blasés par les Mp3, ils veulent de la qualité et ils souhaitent discuter musique avec le disquaire ».

Décibel de nuit

Souriez ! Vous êtes filmé ! C'est la rengaine des caméras de surveillance. Swing Mario tourne en Interzone. Apothéose prévue au festival d'Alphaville, vous souvenez-vous ? Il se trimbale avec amplis et instruments de musique plus une gégène pour alimenter en électricité un vieux poste de Morse. En cas de SOS : trois signaux courts, 3 longs, 3 courts. Classique des tournées : la voiture tombe en panne à deux pas de l'hôtel « Heartbreak ». Mario rumine une phrase de William Burroughs extraite du Festin Nu « *3000 ans que je suis dans le music-ball et j'ai toujours gardé le nez propre* ». Mario est musicien dans une époque où l'on brevète le vivant : les graines et les semences appartiennent aux grands consortiums comme une sorte de copyright biologique. Quelques marginaux se livrent à la captation de l'héritage spirituel de John Coltrane. La plupart ne foutent plus rien et 17% des Américains pensent qu'Elvis Presley est toujours vivant (d'après le gratuit Direct Soir).

Souriez ! Vous êtes filmé ! Swing Mario lit ses mails sur l'ordinateur pointé vers la borne Internet Wi-Fi du Macdo-Bingo. Les mots et images désentrelacés en myriade de zéros et de uns traversent l'air empesté de gaillon pour se

matérialiser sur l'écran. Objet : Ça sent quoi ? Ça sent l'entourloupe ! Le texte : votre musique n'est pas manufacturée par des « *repris de conservatoire* ». Ce n'est même pas une imitation de modèle standard ronron, ni une contrefaçon. C'est un truc créatif non répertorié, interdit dans le code du RON-RON-CLAN. L'invective s'achève par les mots-clé sélectionnés par le logiciel : votre disque est faible, superflu, agité, creux, consternant, bancal, tape à l'œil. Pour comprendre le jazz, il faut peut-être lire les pères de l'église. « *Ce jazz-là, enfin, sera devenu ce qu'il est depuis toujours : une pure hypothèse.* » Paul Desmond et le côté féminin du monde, formidable roman d'Alain Gerber chez Fayard.

Souriez ! Vous êtes filmé ! Le pitch de l'histoire : décibel de jour et décibel de nuit. Swing Mario, pauvre musicien usé par les galères donne des miettes aux moineaux non contaminés par le virus des migrants. Il pense à Bird et un sourire carnassier masque son infinie tristesse. Entendez-vous la solitude ? Entendez-vous ce bruit généré par votre cerveau, ce bruit qui ressemble à une sirène de police installée dans vos propres méninges dézinguées. Une toupie dans l'oreille ! Mario est victime de nouvelles maladies virtuelles issues des recherches informelles de services secrets anonymes. Les parasites de son cerveau se retournent contre lui-même : cécité involontaire assorti d'acouphènes hurlants, aveuglement télévisé suivi de bêtise précoce.

Souriez ! Vous êtes filmé ! Pour chercher une corde de guitare il suffit de demander au taxi le quartier rouge pour trouver les magasins de musique comme Pigalle à Paris. Idem à Tokyo, Montréal, partout. Mario rentre à l'hôtel avec une punkette, pubis et cheveux rose, piercing, « tatioo » et tout et tout. Elle lui dit dans un style fleuri : « j'ai mes périodes (cycle rythmique régulier), verse-moi du champagne sur le sexe pour transformer le rouge en rose ». Elle lève sa coupe : « Rosebud ! » À Roissy, le commandant de bord veut mettre de force la guitare dans la soute à bagage. Refus. L'hôtesse annonce l'arrivée des cognes pour expulser le récalcitrant. L'avion prend du retard. Le commandant lui jette sa carte de pilote à la gueule. À Hong Kong, les douaniers démontent sa « Jacobacci » et n'arrivent plus à la remonter. À New York, ils confisquent les cordes de l'instrument de peur que Mario ne les utilise pour étrangler les voyageurs.

Cette chronique est inspirée en partie par une discussion d'après concert avec mon ami Jean-François Pavros croisé à « Barge 2 Barge » Off du festival « Estuaire » à Nantes. Il jouait avec

le poète Charles Pennequin, aussi à l'affiche :
Anne-James Chaton avec Andy Moor et le trio de
l'Aire : Julien Blaine, Richard Léandre et moi-
même. J'ai eu beaucoup de plaisir à écrire cette
chronique pendant 4 années. J'arrête avant de
déraper. Un grand nombre de mes camarades
intermittents du spectacle, musiciens
professionnels, jeunes ou vieux, reconnus ou
anonymes, glissent petit à petit sous le seuil de
pauvreté. Souriez ! Vous êtes filmé !